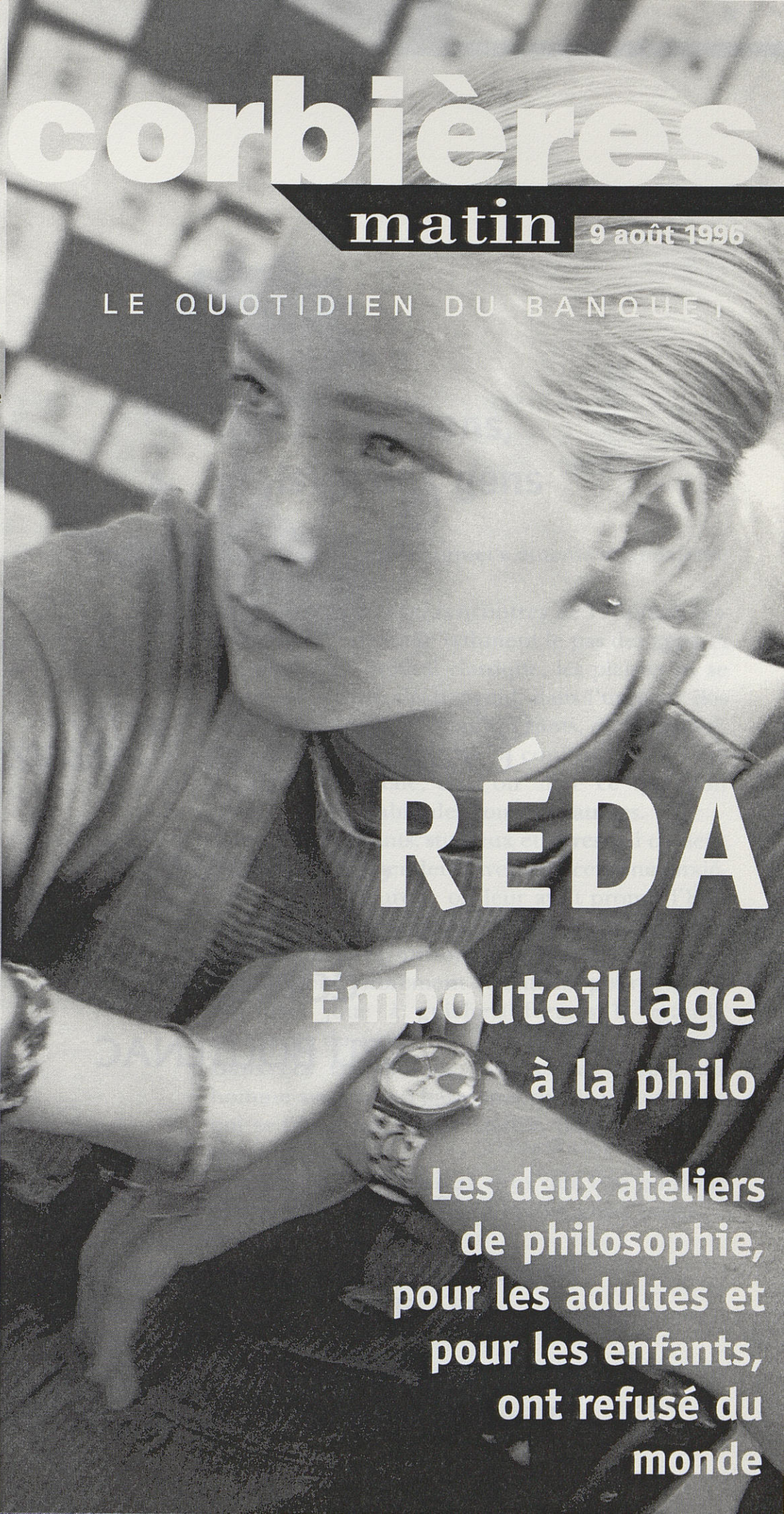




corbières

matin

9 août 1996

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

Sommaire

Affiches :

Réda par Bergounioux

p. 4

Cagnat par Drachline

p. 6

Caméra :

Jean Tardieu (vidéo)

Le Mystère Picasso

de Clouzot

p. 7

Passant :

Séonnet

p. 8

Plaisirs d'ici :

la lecture publique

par Catherine Oulès

p. 11

Terroirs :

Le vin dans la peau

p. 14

Un été, des étals :

la daurade

p. 18

Garrigue :

le cèdre

p. 21

Inédit :

La ligne, par

Pierre Bergounioux

p. 23

RÉDA

Embouteillage à la philo

Les deux ateliers
de philosophie,
pour les adultes et
pour les enfants,
ont refusé du
monde



Château des Ollieux
Romanis

CORBIERES
CRU BOUTENAC

Jacqueline et François BORIES
vignerons éleveurs
Château des Ollieux Romanis - 11200 Montseret
Tél : 68 43 32 74 - Fax : 68 43 35 45
sur la route D 613

Visite des chais et vente directe tous les jours

Plaisir du sens, plaisirs des gens

Autour du livre, le Banquet a entamé sa deuxième année d'existence.

Visite de la librairie, rencontres de l'Abbaye, bistrot de la Promenade rythment le pas des gens. A l'opposé d'un festival classique, les plaisirs ici se vivent, se créent, s'échangent, dans l'urgence des questionnements. Plaisirs des mots, de la langue, des idées, de l'image, de la confrontation. Une logique paradoxale, où l'on aime ce que l'on crée, hors des habitudes consommatrices.

Dans ces 25 enfants, studieux et libres qui causent de Spinoza et attendent, avec une certaine anxiété le sieur « Picure », on leur avait promis l'Épique pour le lendemain, à l'atelier de philosophie animé par Christophe Sadok.

Dans cet encombrement de l'atelier pour adultes, qui déjà joue à guichets fermés la grande recherche du sens.

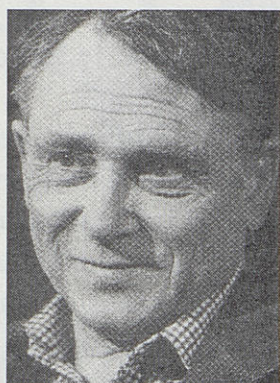
Dans ces circulations de l'atelier vidéo, un homme aveugle qui barre une rue, le mouvement qui se filme, une image captée, plaisir pour soi, plaisir des autres.

Aux banquets des plaisirs, ceux que l'on pourrait penser arides, sont aujourd'hui les plus courus.

Portrait

18h

La Rédasie



Jacques Réda par Pierre Bergounioux

La réalité n'est jamais qu'une croyance largement partagée, une illusion bien fondée. Elle repose, aujourd'hui, sur la recherche et l'exploitation rationnelles des chances de profit pécuniaire. Le reste compte peu, pensée vaine, rêverie, littérature, comme on dit.

On aurait pu être au monde sans réserve ni reste, ignorer le doute et le conflit, la finitude et la séparation, l'errance, le refus, les regrets. Mais c'est ce que la nature des choses ou la nôtre ou les deux ne souffrent point. Il nous faut embrasser l'illusion commune et perdre, pour ce faire, quelque chose, d'autres illusions, sans doute, mais qui ne portaient pas le sceau brisé, blessant, désenchanteur de ce qu'on nomme réalité. On finit, bien sûr, par se ranger à l'ordre du monde. Mais on est en droit d'émettre des réserves, de garder le ressouvenir ou le pressentiment de ce que la croyance commune a exilé, détruit, pour asseoir son empire.

La poésie est, dans son principe, opposition, ouverture maintenue, attente perpétuée. Elle refuse la prose du monde. Elle est en charge des possibles enfouis, des visions que la visée dominante écarte, de ces vues qu'on dit de l'esprit. La politique le sait

bien qui, dès son éveil à elle-même, à la conscience de sa nécessité, de sa force et de ses fins, proscriit les poètes. Ils parlent de ce qui, à ses yeux, n'est point, soit qu'ils nourrissent, à l'écart, des songes purs, soit que, vivant parmi les choses, ils s'obstinent à douter de leur nature, à en contester la fatalité.

Les mots n'ont aucune importance. Ils transcrivent ce qu'on voit, qui est lui-même relatif, on le sait, à l'allure où l'on va. Une part, au moins de la Rédasie – ce royaume dont Jacques Réda est le prince – doit son existence au moteur à deux temps comme, jadis, l'étendue lacustre, bocagère des *Illuminations* sortit des fugues pédestres d'un collégien rebelle, comme, plus près de nous, l'enchantement du désert a jailli sous les ailes de Saint-Exupéry, dans le vent de l'hélice.

À côté des sédentaires occupés à scruter les entrailles des vocables, dans un réduit, sur une table, nous avons des poètes d'extérieur, de plein air, qui s'en vont disputer aux choses mêmes les valeurs, la saveur que l'usage a repoussées, annulées.

La poésie d'intérieur élabore, en marge de ce qui passe pour être, des objets *sui generis*. Elle provoque, à l'abri, des événements dont on ne parvient jamais à oublier tout à fait qu'ils sont cernés, menacés par la réalité qui bat le mur. C'est peut-être pour ça que flotte, autour du genre, un fumet de gratuité, que les manuels scolaires lui ménagent une rubrique spéciale, ludique, récréative, un peu alexandrine, après les chapitres sérieux, roboratifs, consacrés à la tragédie classique, au roman réaliste, aux « idées ». On pense à ces fleurs de serre dont l'éclat cireux, insolite, dépend d'une séparation hermétique, du milieu protégé, exigü, hors duquel, aussitôt, elles s'étiolent et périssent. Car le moment vient où il nous faut quitter l'atmosphère confinée, tiède, légèrement oppressante des lieux clos pour l'immensité extérieure en proie au vent, à la nuit, où il gèle.



Le poète Jacques Réda sera cet après-midi l'avocat inattendu d'un des derniers dangers familiers : le tabac. Pierre Bergounioux dresse ici le portrait de ce singulier franc-tireur.

La poésie de Réda est de celles, en très petit nombre, qui supportent l'épreuve du dehors parce qu'elle y a son berceau. Elle en tire sa substance, ses vertus. Nous avons un envoyé dans le monde extérieur, un éclaireur porté, casqué – la loi l'y oblige – mais affranchi des limites, qui ne sont pas seulement physiques, où le réduit automouvant, fermé, climatisé d'une voiture enferme le voyageur. Centaure moderne dont la tête et le buste dominent la partie mécanique, le cheval-vapeur relégué vers le bas, notre homme s'expose, comme l'enfant piétonnier, comme le comte de Saint-Exupéry dans le cockpit ouvert de son Bréguet biplan, au soleil, à la pluie, aux bourrasques, aux hasards de la route, à la détresse et c'est ce contact immédiat, immémorable et vivifiant qui change tout.

Ce n'est pas le bureau qui engendre la littérature et elle ne réside pas, non plus, entre les plats de couverture des livres. Elle n'est pas quelque denrée qu'on trouve dans les parallélépipèdes de papier cartonnés, caparaçonnés de cuir qu'on range, pour plus de sûreté, dans des meubles vitrés, pareils à des serres. Sa valeur, elle la tire de ce qui n'est pas elle, de nos vies, du monde, de sa capacité à les modifier, à les exalter. Elle est vision, puissance créatrice – *poïein* –, accès aux profondeurs, aux profusions étagées sous le voile terne de l'illusion nécessaire, de la réalité. Elle est mystère dévoilé, secret déchiffré, version de l'existence que ce qui nous tient lieu d'existence nous avait dérobée et qu'elle porte au jour, terres reconquises, temps retrouvé. Elle présuppose l'expérience des lieux et des heures, l'épreuve sans quoi le moi ni les mots ne sont rien qu'un peu de bruit, qu'un songe creux et vain.

C'est là que s'avance Réda, dans l'épaisseur des choses qu'il se taille un chemin et bâtit sa demeure, au cœur de la réalité – de la triste et grise plaine en quoi, si l'on n'y prend garde, elle va se muer – qu'il suscite des salons de verdure et des apparitions, des

rencontres, de petits pensionnats de flûtes, des échappées, des mirabelles, des rires, une larme, du bonheur. Le vent de sa course fait lever les choses endormies dans les choses, les rivages et les îles ignorés, les prodiges, les arcanes, les joies qui sont corrélatifs de l'évidence pauvre, inéluctable qu'il nous faut endurer.

Il y a donc le support mécanique léger qui imprime à Réda son allure allègre, aérée, ouverte, inattendue, lente parfois, dans les côtes, parfois rapide mais toujours au ras des éléments, du bitume – qui est exquis et on l'en croit –, de l'herbe des talus qui s'incline sur son passage, des ruines de Paris – stupéfiante traversée des apparences –, des bouts du monde dont il dresse méthodiquement la carte.

On voit, lorsqu'on lit Réda. On regarde autrement les choses et comme elles consistent, en partie, dans le regard que nous portons sur elles, qu'il est partie intégrante de leur réalité, les fait être, ce n'est plus le même monde que nous habitons après qu'il a passé. Des lointains, des jardins, des haltes fleurissent le vide. Il y a moins de tristesse, de néant. L'obstacle, soudain, est diaphane, perméable, levé. Ce qui subsiste du monde ancien, des vieux noms, dans le paysage, a changé de figure, de définition, de nature.

L'attention déliée, fertile dont un Solex élargit le champ d'application s'accroît enfin de l'action, considérable, de cet autre moteur, à deux temps, encore, qu'est le cœur. On s'en passe assez souvent, en littérature, dans la vie. Mais il peut contribuer à étendre le rayon de la terre, l'ampleur et la vigueur de la vision. Il enlève à eux-mêmes, au peu qu'ils sont, que nous sommes, sans exception, tous, ceux qu'il meut. Organe vital, expansif, généreux, son mouvement est à l'œuvre aussi, puissamment, dans la poésie de Réda et nous la rend très chère.

Jaques Réda, « Plaisir du tabac », petit cloître, 18h, entrée libre

par Pierre Drachline

Brèves de Cagnat

« Je te présenterai l'artiste », m'avait dit François Bott avec un demi-sourire ironique que je ne lui connaissais pas encore. J'aurais dû me méfier. Me décommander sous un prétexte quelconque. Des artistes, j'en avais déjà suffisamment fréquentés pour ne pas souhaiter en connaître davantage. Mais, en ce début des années soixante-dix, je vivais encore sous la dépendance de ma curiosité, à moins que ce ne fût de ma solitude.

J'y allai. Quelle ne fut pas ma surprise ! L'artiste en

question n'avait rien d'un créateur éthéré tout entier voué à son destin. Jean-Pierre Cagnat – tel était le nom de l'énergumène – ne parlait pas. Il marmonnait. Il avait le sourire rare et il ricanait plus qu'il ne riait. En un mot, une brute dont l'œil noir brillait de je ne sais quelle colère.

Cagnat ne croyait pas plus à l'art qu'à n'importe quelle autre marchandise. Quant à la littérature, elle lui mettait le sarcasme à la bouche. Il relisait à l'infini les mêmes livres comme on se replonge dans un alcool ancien. *Bouvard et Pécuchet* afin de se rengorger ou de se consoler de la grasseyante bêtise à la française ; les romans de Raymond Chandler pour la noirceur infinie des personnages ; *La Société du spectacle* de Guy-Ernest Debord pour la justesse d'analyses chaque jour vérifiées ; et plus étrangement, les aventures de Sherlock Holmes. De rencontres en discussions sardoniques, j'ai appris à déchiffrer les dessins de Cagnat. Le trait paraît facile. Désinvolte, même. En fait, il est travaillé à l'extrême. La rigueur d'un jusqu'au-boutiste. Cagnat a trop mauvais caractère pour passer un compromis avec lui-même. Il va toujours jusqu'au bout de ses idées. La satisfaction est une ivresse dont il n'a jamais éprouvé les frelatages.

Les personnages de Cagnat paraissent monstrueux à ceux qui n'observent jamais leurs contemporains. C'est sous la peau qu'il met à nu les sentiments. Néanmoins, en de rares occasions, l'artiste se laisse submerger par sa sensibilité. Ainsi, pendant les grèves de la fin 95, lorsqu'il est allé humer de près ces ouvriers qui se découvraient prolétaires.

Pour dispersée qu'elle soit dans des journaux et de trop rares livres, l'œuvre de Cagnat est de celle qui compte puisqu'elle indispose le plus grand nombre.

Cette situation le conforte dans ses refus. Il est de ces trop rares êtres qui ne se réconcilieront jamais avec leur époque.

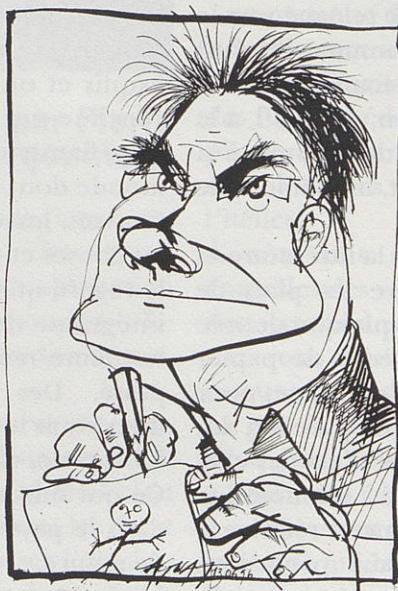
Cagnat cultive ses contradictions avec aisance. J'ai toujours vu en lui un piéton attaché à traquer les merveilles enfouies sous les décombres des urbanistes. J'ai donc eu quelques difficultés à le croire lorsqu'il m'a annoncé qu'il s'installait à la campagne. Tout autre que lui aurait perdu ses repères au milieu d'une désolante verdure. Il n'en a rien été. Il s'amuse même des cars de Japonais qui viennent visiter cet Hiroshima hexagonal, Barbizon.

Les dessins de Cagnat se lisent

autant qu'ils se regardent. Allez-y voir !

Jean-Pierre Cagnat, qui dessine chaque jour sa journée au Banquet pour Corbières Matin, vient de publier un *Voyage à Lagrasse*, qu'il présentera cet après-midi à l'abbaye.

Jean-Pierre Cagnat, « Plaisir du trait », petit cloître, 18h, entrée libre.



Auto-portrait

Cinéma aux étoiles

Un siècle d'écrivains

Le Mystère Picasso

Henri-Georges Clouzot

Avant de devenir le réalisateur des *Espions* (1957), film anticonventionnel inspiré des romans de Kafka et plus généralement de l'absurde, quelques années avant son dernier film, *La Prisonnière* – credo moderniste confinant à l'ennui, lorgnant indifféremment vers Sade, P. Réage, Antonioni... –, H.-G. Clouzot est le grand maître français du film noir. De 1942 (*L'Assassin habite au 21*) à 1954 (*Les Diaboliques*), il compose quelques œuvres au prétexte policier qui sont autant de variations cruelles sur la laideur du monde et le mal (voir le dialogue célèbre entre Pierre Larquez et Pierre Fresnay dans *Le Corbeau*). Entre ces deux périodes, Clouzot va s'attacher en 1956 à composer le portrait d'un homme : Pablo Picasso.

Clouzot peint depuis peu, initié par Georges Braque. C'est alors qu'il est attiré, fasciné par un mystère plus grand que tous : celui de la création. Voici ce qu'en dit le critique Roland Lacourbe : « On ne mesure pas à cette époque à quel point la tentative marginale, expérimentale de Clouzot, constitue un document irremplaçable, exceptionnel, sans équivalence, même encore aujourd'hui ! Appréhender, à l'instant de sa matérialisation, l'inspiration du peintre ! Et pour mieux dégager la naissance de l'œuvre picturale de tout l'appareillage technique qu'elle impose, Clouzot filme grâce à un procédé inventé par un graveur américain : le dessin se crée littéralement sous nos yeux, au travers d'une toile sur laquelle le pinceau de Picasso dépose une encre spéciale qui reproduit le trait sur l'autre face, sans bavures... *summum* de technique qui permet à la technique de disparaître ! [...] Picasso et Clouzot se donnent rendez-vous tous les matins. Et tous les matins, Picasso peint ce qui lui passe par la tête. [...] On aime ou on déteste Picasso, mais nul ne peut discuter l'exceptionnelle valeur novatrice de ce document unique sur le mystère de la création artistique. » **Christian Thorel**

À 21 h 30, à la cave coopérative.

Jean Tardieu

Mal connu du grand public, Jean Tardieu (1903–1995) jouit d'une faveur particulière auprès des écoliers et des lycéens familiers de ses poèmes ou de ses comédies burlesques. Cet « ours débonnaire » (J. Réda) entretient avec l'enfance une relation essentielle. Le film de Pierre Dumayet, organisé autour d'une interview chaleureuse, restitue sa présence joviale, son regard malicieux toujours aux aguets.

Fils d'un peintre post-impressionniste et d'une harpiste, le petit Jean connut une enfance heureuse. Mais à dix-sept ans, il connut une crise psychologique qui inquiéta son entourage. Désormais la poésie allait lui fournir un « remède contre le doute ». À l'écart des groupes les plus voyants de l'avant-garde, il se construit un solide réseau d'amitiés dans les milieux littéraires et artistiques. En 1927, Jean Paulhan publie ses premiers poèmes à la N.R.F. Après la guerre il est chargé par Pierre Schaeffer de créer le Club d'essai de la R.T.F.

Jean Tardieu investit donc le territoire des mots. Mais ceux-ci, à la différence des couleurs et des sons, charrient déjà un sens, entrent dans des discours « usés » qui empêchent de s'exprimer à la « première personne du singulier ». L'inventeur du Professeur Froeppel et de ses maximes cocasses entreprend de « redresser les mots » avec ses propres outils : « verbes adverbes participes/pronoms substantifs adjectifs » (*Outils posés sur la table*). Son théâtre, hanté par ce désir de subversion du langage, nous fait pénétrer dans un univers loufoque et onirique. Parfois, comme dans *Conversation-Sinfonietta*, la substance sonore semble acquérir une sorte d'autonomie et engendrer un monde d'innocence harmonique. Par d'autres moyens, ses poèmes et ses proses cherchent à restituer une Voix qui lui parle avec insistance, au-delà des mots. Aucune emphase, aucune tentation oraculaire ne vient alourdir son propos : Jean Tardieu poursuit son effort angoissé, tenace, pour conjurer le chaos et donner à entendre ce qui, sinon, retournerait trop vite au néant. **Jean-Claude Guerrini**

Vu par Michel Séonnet

L'an prochain à Lagrasse

Il dit qu'il connaît mal ce village, cette région, qu'il ne s'y est jamais vraiment arrêté, qu'il a été déposé là par des obligations, sans avoir fait vraiment chemin. Il dit qu'il ne s'est jamais avancé dans le paysage tous les sens en avant, prêt à la découverte, aux surprises, dans ce mouvement d'abandon qui seul permet de se glisser dans la familiarité du terroir, d'entrer dans son énigme. Il dit qu'il est toujours resté sur une certaine défensive. Comme empêché par quelque chose qui rendait le lieu tout à la fois très proche et mystérieusement étranger. La familiarité, il sait bien la nommer – c'est celle du Sud (lui qui est d'un autre Sud). Les vignes, les oliviers, la garrigue : les mêmes, et pourtant gardés à l'écart dans un univers dont il n'a pas les clés. Il se demande si ce n'est pas ainsi chaque fois qu'il revient « chez lui », peut-être parce que la terre se défait toujours, échappe à la prise de celui qui ne la travaille pas. Est-ce de cela qu'il fait expérience ? de cette déprise ? de cette méprise ?

Pourtant il y la vigne, la tragédie de la vigne, là, sous ses yeux en quelque sorte puisque venu trois fois il en a vécu la première fois le triomphe (les tables à fleur de vigne, un banquet longuement arrosé de ce vin rouge de terre sèche), la deuxième fois la mise à mort (les ceps racines en l'air comme autant de cadavres entassés), et la tentative d'oubli (la troisième fois, le champ avait été replanté – d'oliviers). Oui, comme chez lui, dans son Sud, la même tentative de trouver une vie nouvelle, la même tragédie mais vécue chez lui par la génération précédente, celle du phylloxéra, dont seuls les récits cent fois répétés sont venus jusqu'à lui embellis : temps d'avant, temps d'opulence, de reconnaissance, temps où « on était quelqu'un ». Suffirait-il qu'il brave le désastre des vignes pour entrer en parole avec le pays ?

Il y a autre chose. La proximité de l'histoire – vieux combats et vieilles

histoires, et Bernard de Ventadorn, et Simon de Montfort, et la voix de Claude Marti, et tous les *volem viure al país* répétés jusqu'à la nausée et finissant dans la nuit du Larzac. Santé !

Et il ne dit rien des livres – c'est quand même eux qui l'ont conduit ici, ces livres ici planqués comme dans un maquis, comme si on attendait d'eux qu'ils vieillissent et se bonifient. Et si les livres, aussi, finissaient par être délaissés ?

Peut-être prend-il plaisir à préférer la tragédie aux joies simples de l'instant. Comme s'il devait lui en coûter d'avouer que l'étrangeté s'efface, que, sans témoigner de la possibilité de demeurer, se manifeste au moins la chance d'être accueilli. À moins qu'il n'attende que le lieu témoigne de lui-même.

Que les ruelles au petit matin disent comment elles se sont jouées de lui pour lui offrir leur odeur de pain chaud, leurs rumeurs de pas de porte, leurs sourires et leur « bonjour monsieur », alors que, cherchant à se rendre à l'église, il avait tourné en rond avant d'arriver en retard à la messe. Que la route vers Lézignan dise aussi sa lumière bleutée (mais alors il faudra que lui dise quelque chose du retour, qu'il parle de ce corps encore tiède de nuit qui accueille le sien tout rafraîchi de brume ; il faudra bien qu'il dise la joie, et la part du lieu dans cette joie).

Alors une autre route dira ce trajet comme un récit sans fin, comme une parole continue faisant entrer dans le terroir bien plus sûrement que la progression des roues. Un arbre (est-ce un tilleul ?) dira la lenteur paisible des paroles échangées, des tentatives de comprendre, des polémiques réveilleuses. Et un coin de potager dira que c'est là que s'est conclue l'alliance. Le passant rétif, qui cette fois encore revient pour une tâche, promet qu'un jour il viendra pour rien, pour être là et laisser le temps au lieu de faire chemin en lui. L'an prochain, à Lagrasse.



Cagnat

jeudi 8 août IMPRESSION

Quel
est votre
prénom ?

Après midi
signature
Depestre

MASSON
écouté par son
lecteur

Th sur la promenade
La dame qui n'avait
pas mis ses mains
à l'air

c'est n'importe
quoi ça

c'est
n'importe
quoi ça

Le soir Concours
de Boules

C. J. J.

Brèves

Michel Séonnet

IL Y A QUELQU'UN QUI MANQUE ICI...

Salvador n'est pas ici. Pourtant on l'avait vu, à 7 heures du matin en ville, sur la promenade, à prendre son café. On ne précisait pas café noir ou crème, croissant ou tartine. Il y était donc, lui ou quelqu'un qui avait des airs à lui. À moins que ce genre de rumeur soit le signe définitif de son absence.

Salvador n'est pas ici. Il a fait le beau coup de Sartre, le coup des *Mots* quand au milieu du repas, le grand père énonce cette constatation qui tonne comme une vérité au dessus de la tête de l'enfant écrivain : « Il y a quelqu'un qui manque ici, c'est Martineau. » Et ce Martineau capable de remplir autant de place par son absence était devenu un type formidable. Il n'a pourtant pas besoin de ça Salvador, de faire un coup. Il a un rire formidable, un talent de guitariste tout autant, une voix au diapason. « Il est pas là Salvador ? » Deux fois, on l'a demandé en terrasse de l'auberge. Deux fois, la patronne a répondu : « Vous le trouverez au concours de pétanque... » C'était vrai. Il suffisait de trouver lequel. Les gens qui le connaissent disent qu'Henri Salvador, chanteur et guitariste, vers la mi-juin, boucle sa valise, serre sa triplète de boules dans les filets en cuir et part en tournée. C'est-à-dire qu'il fait le tour de France des concours de pétanque. Une fièvre le prendrait, où il ne se

connaîtrait plus, ni guitariste ni chanteur. Il deviendrait bouliste, et ce pourrait bien être la meilleure façon pour lui de se connaître. Des gens qui ne le connaissent pas l'auraient reconnu à Fabrezean, la semaine dernière, en train de faire tinter le fer. Car Henri Salvador n'est pas un joueur de show-biz, une vedette qui fait des concours pour *Paris-Match*, qui prend la pose auprès des célébrités, à la saison où les magazines n'ont rien d'autre à faire voir que Saint-Tropez sous toutes les coutures, même les dessous. Bien sûr des photos l'ont montré là aussi, tout en blanc.

Mais ce n'était que la partie visible. Salvador, aussi bien, serait capable de faire le concours ici. Mais il était ailleurs. Sur la promenade, vers 15 heures, quand le concours de Lagrasse commençait, ni pantalon, ni chemise blancs. Deux casquettes blanches, les plates à l'ancienne, des shorts, des jeans, des torsos nus. Mais Salvador n'était pas ici. Il aurait pu y être, il aurait dû, il s'était engagé il y a deux mois. Certes, ce n'était pas pour le concours, seulement pour le débat « Plaisir d'ici, la pétanque ». Il se trouve que son plaisir, il ne l'a pas pris là. Et il a séché le débat. Reste qu'un gars, capable de donner une leçon de métaphysique ici, tout en mettant en pratique autre part le thème du Banquet, un gars pareil, qui joue si bien de la guitare qui plus est, c'est vraiment un artiste. Au demeurant, à la pétanque, il est un peu là.

Philippe Rochette

COMMUNIQUÉ

L'association *Le Marque-Page*, organisatrice du *Banquet du Livre* informe qu'elle n'est pas l'auteur de la brochure distribuée ces deux derniers jours auprès de certains habitants, sous le titre *Lettre ouverte aux habitants de Lagrasse*, reprenant sa signature, ses logos et la forme du programme officiel de la manifestation.

Le Marque-Page a déposé jeudi 8 août auprès de Monsieur le Procureur de la République de Carcassonne une plainte pour faux.

NDLR

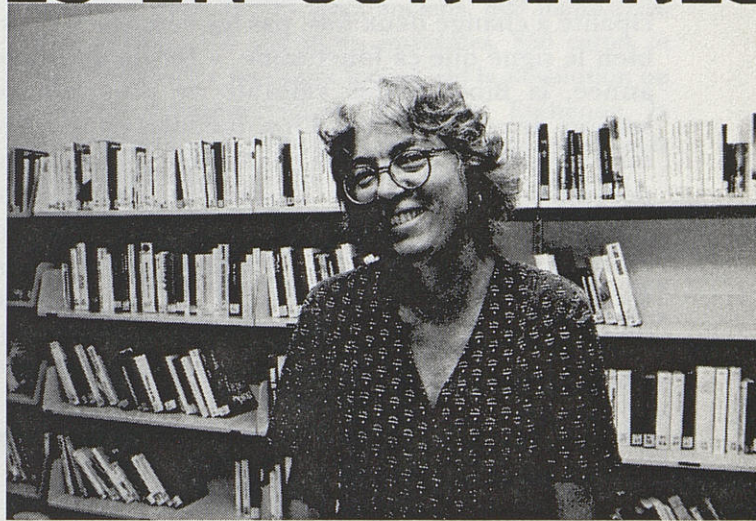
C'est Alexandre Heyraud, journaliste à France Culture, qui est l'auteur de l'article sur René Depestre, « De Jacmel, Haïti, à Lézignan-Corbières, France », paru hier dans le numéro 14 de *Corbières Matin*. Ce texte est l'un des fruits d'une rencontre avec l'écrivain, réalisée l'été dernier pour la radio, en compagnie de Vincent Decque. Il n'y avait aucune raison de ne pas le dire. De la même manière, le responsable de la librairie s'appelle Michel Stievenard, et non pas Smyrna, comme imbécilement écrit hier. Nos excuses à tous, et bienvenue à *Corbières Matin*.

Catherine Oulès

BRUITS DE PAGES EN CORBIÈRES

Pourquoi les gens liraient-ils ici plus qu'ailleurs ?

Pourtant, la bibliothèque de Lagrasse a ses fidèles, et la lecture publique, dans tout le département, a de solides arguments qui gagneraient à être mieux connus...



« J'ai regardé partout, on l'a pas ! » Après de longues minutes de surf dans le ventre des étagères métalliques de la bibliothèque municipale de Lagrasse, Catherine Oulès, s'avoue vaincue : « On a pas le *Schtroumpf noir*, on a que le *Schtroumpf vert* !... » Il est dix-sept heures trente, ce vendredi après-midi, et dès l'ouverture, un petit groupe d'enfants se presse autour des rayonnages. Pendant deux heures, la responsable – bénévole – de la lecture publique à Lagrasse aura à répondre à toutes les sollicitations. La principale (« Ah, voyons ! Qu'est-ce que je pourrais lire ? »), vient surtout des personnes âgées, qui se relaient sur les trois chaises autour de la petite table ronde. La canne posée contre l'étagère des romans policiers, les verres loupes sur le bout du nez, la doyenne des abonnés (elle est née en 1904), chipote sur une pile de livres. « Je prends lequel ? *La Bicyclette bleue*, je l'ai pas lu, mais j'en ai tellement entendu parler... Et celui-là ? » La dame qui vient de ramener

« celui-là » intervient : « *La Dernière Colline* ? C'est le dernier de Régine Desforges. Le sixième de la série. Là, elle commence un peu à tirer, maintenant il faudrait qu'elle s'arrête !... Mais les premiers sont bien. » Va pour *La Bicyclette bleue*.

La bibliothèque municipale de Lagrasse n'existe que depuis onze ans, créée par une conspiration d'instituteurs : le maire de l'époque, Roger Thène, était aussi le directeur de l'école publique, et c'est Maurice Loze – instituteur à la retraite, vieux socialiste de retour d'Algérie, très imprégné de l'idéal de Jules Ferry, et qui tenait en haute idée la culture et l'instruction civique – qui créa modestement en 1985, avec une centaine de livres donnés par les habitants, la première bibliothèque du village. Dès le début, dans la petite salle du juge de paix de la mairie, Catherine Oulès – parce qu'elle lit trois livres par semaine et que son métier de professeur de viticulture et d'œnologie au Lycée agricole de Carcassonne

lui en laisse le temps – se propose pour organiser les choses : « Je suis bénévole, comme les deux autres personnes qui me remplacent, Aline Sévely et Annie Séguy. La mairie paye les fournitures et achète 2000 Fr de livres chaque année. Depuis onze ans, la municipalité a changé deux fois, pas les bénévoles. C'est bien le signe que ça fonctionne. » Dès la première année, la Bibliothèque centrale de prêt vole au secours de cette poignée d'irréductibles en fournissant le mobilier, et un prêt permanent qui assure la pérennité de l'entreprise. Aujourd'hui, les livres de la BCP, qui changent trois fois par an, représentent 40 % des mille quatre cent ouvrages de la bibliothèque municipale de Lagrasse. « Du point de vue du public, les résultats sont aussi positifs : sur les sept cents habitants que compte le village, cent soixante

huit sont inscrits à la bibliothèque. Et quatre-vingt pour cent d'entre eux viennent régulièrement ! Depuis quelques années, la bibliothèque est installée dans une ruelle, juste derrière les remparts, dans deux pièces minuscules. « Si tout va bien, on va récupérer une troisième pièce l'hiver prochain, celle du club de musculation, derrière cette porte. Les personnes âgées représentent ici la moitié des assidus. « L'autre moitié, reprend Catherine Oulès, c'est les gosses. Mais entre 12 ans et 40 ans, on ne voit plus personne. Il faut croire qu'ils ont autre chose à faire ... » Évidemment, en été, les gosses désertent un peu la bibliothèque. Mais l'hiver, ils sont très studieux. De l'influence de l'anticyclone des Açores sur la lecture publique. « La première quinzaine de juillet a été très bonne à cause de la tramontane. Il y a eu tellement de vent que les gens qui étaient en congé n'avaient pas grand-chose d'autre à faire que lire. »

Une mémé arrive, à petits pas lents, et extrait lentement, de deux poches en plastique à l'enseigne d'un hypermarché de Carcassonne, *Le Mystère Éléonora*, d'Olivier Barrot et André Bercoff. Elle lâche : « Il y a du suspense, ça retient. Ça n'apprend pas grand chose, mais ça distrait. » Mine de rien, ce jugement lancé du bout des lèvres servira à tout le monde : « Je n'ai pas le temps de tout lire, explique Catherine Oulès. Alors je me sers des appréciations des uns et des autres. Depuis onze ans, je commence à connaître leurs goûts, et je sais à peu près ce qui va leur plaire. » En coup de vent arrive la maraîchère : « Je suis en pleine tournée... Qu'est-ce que tu me donnes ? » Catherine se lève et, sans hésiter, attrape deux romans sur une étagère. « Tiens, lis ça. Par contre, t'as des poivrons ? ». Sur les 1400 livres que renferme la bibliothèque municipale, il y a 600 romans, 350 livres pour la jeunesse, 270 essais et documents, et 200 polars environ.

La vieille dame se lève brusquement : « Six heures vingt ! Je suis en retard pour mon vermicelle. Il s'agit pas qu'il se brûle le museau ! » L'hiver, la bibliothèque ouvre le mercredi après-midi, « quand il fait encore jour, pour les personnes âgées », et toute l'année le vendredi de 17 à 19 heures. Aujourd'hui, en deux heures, une trentaine de personnes sont passées rapporter et reprendre un ou deux ouvrages.

La bibliothèque départementale de l'Aude

La bibliothèque de Lagrasse, comme 234 autres bibliothèques municipales de village dans le département, fonctionne grâce à l'aide de la bibliothèque départementale de l'Aude. Avec un budget d'un million de francs et trente personnes réparties dans deux antennes, à Carcassonne et à Narbonne, la BDA aide les communes dans toutes leurs actions pour la lecture publique. « Notre champ d'intervention est très vaste, souligne la directrice, Pascale Cier. On nous connaît surtout à cause des trois bibliobus qui parcourent le département pour préparer et effectuer les prêts de moyenne et longue durée dans les établissements municipaux, mais nos actions de soutien auprès des maires peuvent aller au-delà : faire des audits plus complexes, les aider à constituer des dossiers, à recruter du personnel, à fournir du mobilier pour accueillir les livres, imaginer des transformations de locaux, voire des constructions nouvelles. »

Les 180 000 livres de la BDA tournent donc dans toutes les communes audoises de moins de 10 000 habitants qui en font la demande. Il n'y a, dans les antennes de Carcassonne et de Narbonne, aucune salle de lecture ou d'étude. Créée en 1982 – c'est une des plus récentes – la BDA est avant tout « un centre de ressources » au service de ceux qui, dans les villages, œuvrent pour la lecture publique.

Bibliothèque Départementale de l'Aude, 68 11 66 77.



Christian Jacq et ses romans fleuves égyptiens et historiques, Mary Higgins Clark et ses suspenses à couper au couteau sont les vedettes du village. « J'essaie d'acheter les livres dont je sais qu'ils ont des chances de plaire, dit Catherine. Je lis, et je me sers beaucoup des critiques de Téléràma ». Bien sûr, elle regrette un peu que ses élèves viticulteurs ne lisent jamais. « J'arrive quand même à leur en imposer un, *Au fil des jours*, d'Émile Peynaud, un des grands maîtres de l'oenologie, qui raconte simplement les secrets du vin et de la cave, mais c'est à peu près tout... »

Deux petites grand-mères, qui ne lisent que des polars, viennent faire des provisions. Un gosse sort, une pile de bédés sous le bras. Il est sept heures : la bibliothèque municipale ferme, jusqu'à la semaine prochaine.

Le patrimoine entre les pages

A l'initiative de la Fondation CIC pour le livre, et la collaboration du ministère de la Culture, les éditions Payot ont publié à l'automne dernier une collection de dix volumes régionaux présentant le fonds des quatre cents principales bibliothèques patrimoniales françaises. Dans le septième volume¹, on peut découvrir, présenté par leurs conservateurs, le fonds des bibliothèques de Carcassonne et de Narbonne. On mesure à cette lecture des trésors insoupçonnés que détiennent ces établissements. Qui sait par exemple que la bibliothèque de Carcassonne² possède une édition rarissime du *Don Quichotte* de Cervantès de

1617 (la première édition date de 1605 !) ? Ou encore le *Rerum senilium*, 125 lettres de Pétrarque écrites à la fin de sa vie et adressées pour la plupart à Boccace, avec lequel il dira partager « une même âme dans deux corps » ? Le fonds de la bibliothèque municipale comporte 180 000 documents dont 22 000 livres anciens, 800 manuscrits, 44 incunables, 700 partitions musicales, 850 cartes et plans, 80 titres de journaux locaux, de la Révolution au début du vingtième siècle. Marie-José Eychenne, la Conservatrice, note enfin qu'une bonne partie du fonds des livres précieux provient... de l'abbaye de Lagrasse !

Les 5 500 ouvrages et 700 périodiques de la bibliothèque des Archives départementales de l'Aude³, sont eux presque entièrement consacrés à l'histoire locale et régionale. La perle de ce fonds est incontestablement la collection Léon Nelli. Architecte et érudit, le père du célèbre écrivain carcassonnais René Nelli a fait don en 1933 d'une remarquable collection d'objets d'art, de faïences, de pièces d'archives et de livres rares. Claude-Marie Robion, la conservatrice de ce trésor, note que « cette bibliothèque de collectionneur concerne principalement la langue d'oc, la littérature et l'histoire médiévales ».

À Narbonne, l'histoire romaine de la cité pèse naturellement sur le fonds, constitué de 20 000 livres anciens, 293 manuscrits, 10 incunables, 37 atlas, 137 cartes et plans. Ainsi par exemple, l'épigraphie latine, en relation avec le patrimoine lapidaire romain conservé dans les musées, trouve ici une remarquable documentation. Mais on peut aussi rêver devant quelques trésors de la littérature occitane, comme cette *Odyssée d'Homère en vers burlesques et patois* du célèbre abbé Fabre (1758).

1. Patrimoine des bibliothèques de France, Aquitaine-Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées, Payot, 272 pages richement illustrées, 150 F.

2. Bibliothèque municipale de Carcassonne, 1 rue de Verdun, 68 77 73 74. Ouvert du mardi au samedi, fermé le jeudi matin.

3. Bibliothèque des Archives départementales de l'Aude, 48 rue Jean Bringer à Carcassonne, 68 11 68 71. Ouvert du lundi au vendredi.

4. Bibliothèque municipale de Narbonne, rue Jean-Jaurès, 68 90 30 29. Ouvert du mardi au samedi.

Cave

LE VIN DANS LA PEAU



Souvenir des vendanges de 1953

Myriam Rouanet est œnologue. Son métier – qu'elle adore – consiste à prendre en charge une vendange dès son arrivée à la cave, et à en faire le meilleur vin possible, le plus conforme aux souhaits du vigneron. Son rôle est donc fondamental. Pourtant, lorsque vous l'interrogez sur cette chaîne mystérieuse qui va de la vigne au verre, elle secoue gentiment la tête en souriant : « Ça, c'est rien ! Le plus important, c'est ce qui se passe avant ! »



Que se passe-t-il entre le moment où l'on coupe une grappe pour les vendanges, et celui où l'on vous sert un verre ? L'aventure est longue et passionnante, de la fabrication du vin.

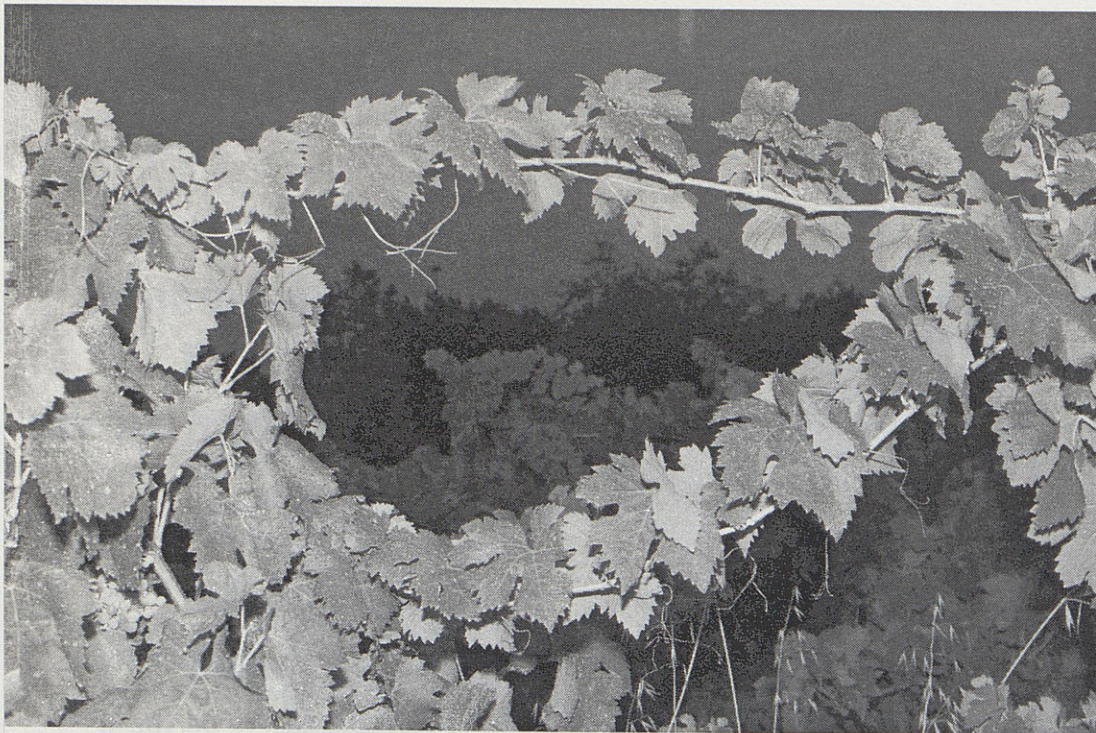
Surprise du candidat, qui s'attendait à une défense et à une illustration du travail de laboratoire et de cave : « On ne fera jamais du bon vin avec une vendange moyenne. Le plus important, c'est le travail du viticulteur, la qualité du raisin, sa juste maturité. Ce n'est pas l'œnologue qui fait le bon vin, à 90 %, c'est le vigneron ! » Myriam Rouanet vous apprendra encore que l'œnologie est un peu l'art du détail, comme la fine cuisine. Un mélange d'intuition et d'expérience. « Mais surtout d'intuition. » Puis on la suivra le long de la chaîne de transformations, naturelles ou provoquées, qui mènent au verre.

Au commencement est le grain. De plus en plus, les vignerons séparent le grain du bois de la grappe, dès que le raisin arrive. Ce bois – la rafle – peut, s'il fermente avec le grain, libérer des sucres acides : un jus vert dont on se passe avec profit. Aujourd'hui, la première opération consiste à passer la vendange arrivant de la vigne dans un égrappeur qui permet de ne conserver que les grains. En même temps, un fouloir écrase les baies pour que les tanins et la couleur se diffusent au maximum. « Il faut savoir que tout ce qui est bon dans le raisin se trouve dans la peau, assure Myriam Rouanet. Tout ce qui fait la couleur et la charpente est là, dans la peau. C'est pour ça que c'est elle qu'on sépare en premier pour un vin blanc élaboré avec des cépages rouges, et très vite aussi pour un rosé. » Le grain est alors placé dans une cuve, avec une petite rasade de levures et d'enzymes. Les enzymes font éclater les cellules de la peau et activent la diffusion de toutes ses propriétés, tandis

que les levures sélectionnées commencent à transformer le sucre naturel du raisin en alcool. Cet épisode de fermentation et de macération est un des plus importants et des plus délicats. C'est la durée de fermentation qui détermine le caractère du vin. Il faut surveiller la température – une température trop élevée dans la cuve entraîne un arrêt de la fermentation – et la densité – quand le sucre se transforme en alcool, la densité baisse. C'est cette baisse régulière qui est le signe que la fermentation se passe bien. « Une cave de vinification, affirme Myriam Rouanet, c'est comme une salle d'hôpital avec des tas de petits lits. On surveille la température, et on donne ce qu'il faut à celui qui en manque. Au dessus de 35°, par exemple, on intervient en refroidissant la cuve par un circuit extérieur. » Au cours de la macération, un chapeau de marc se crée, pâte liquide formée par les peaux du raisin qui flottent au dessus de la cuve. On l'a vu, c'est là que se trouvent les richesses dont il faut faire profiter le jus. On vide donc la cuve par le bas, et on rejette le jus en pluie par le haut pour qu'il traverse une fois de plus cette matière et prenne au passage de la couleur et des tanins.

Il ne faut pas croire que le moment de cette opération est aisé à déterminer : « Ça, c'est le vigneron qui en décide avec nous. Il faut trouver la maturité et la charpente qui correspondent aux capacités du raisin qu'on a mis dans la cuve. Ne pas le laisser trop longtemps, il deviendrait trop dur, mais suffisamment pour profiter au maximum de ses possibilités. On ne

Cave



fait pas le vin pour se faire plaisir. On le fait pour faire plaisir aux autres, à ceux qui vont le boire, et qui ont des idées très arrêtées sur ce qu'ils veulent. » Donc, on décuve : la densité est arrivée à moins de 1000, et il n'y a presque plus de sucres résiduels. On sort le jus – la coule – et le marc part vers le pressoir. On en extraira un dernier jus, et la matière restante – vieilles peaux sèches, pépins – partira à la distillerie pour donner encore un peu d'alcool et finira en engrais naturel pour fertiliser les sols. La coule est en cuve. C'est alors que va se passer la fin de la macération naturelle. Les derniers sucres disparaissent et on élimine les derniers dépôts. Commence ensuite une nouvelle étape : la fermentation maléo-lactique. Une chimie invisible, barbare et indispensable : les bactéries lactiques digèrent l'acide malique et le transforment en acide lactique qui va casser l'acidité du vin. Une dernière lie dépose. On la sépare du vin, pour lui éviter des faux goûts.

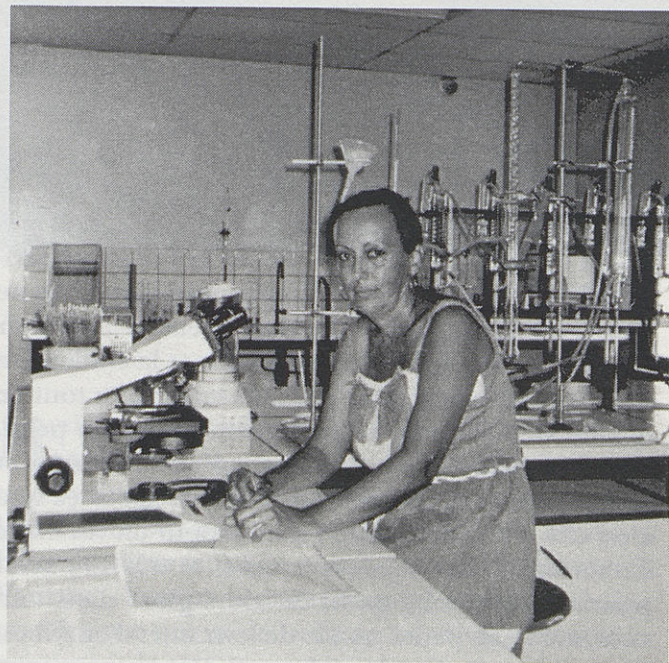
Depuis l'arrivée du raisin dans la cave, un mois seulement s'est écoulé. Les dernières étapes peuvent commencer. Celles où l'on déguste – enfin ! – et où l'on teste et goûte, pour assembler plusieurs cuves (souvent de cépages différents) afin de trouver le « ton » définitif que l'on désire pour cette cuvée.

Puis débute l'élevage proprement dit. Là aussi, il s'agit d'une savante alchimie. En effet, selon que les barriques sont neuves ou ont déjà servi, le bois rendra plus ou moins, et il faut parfaitement savoir doser la durée du séjour. Enfin, la mise en bouteilles marque véritablement la fin du travail de cave, même si le vin va continuer à vieillir et à se transformer. À partir de ce moment là, plus personne ne peut intervenir...

Pour Myriam Rouanet, le travail est terminé. Il ne reste plus qu'à attendre impatiemment la prochaine vendange – « la

veille, on est fébrile, comme pour un examen ! » – et pouvoir, d'un coup d'œil, juger les raisins qui rentrent. Car, c'est sûr, « tout se joue dans la peau... »

J-M. M.



Myriam Rouanet dans le laboratoire de la cave de Tuchan

Extrait

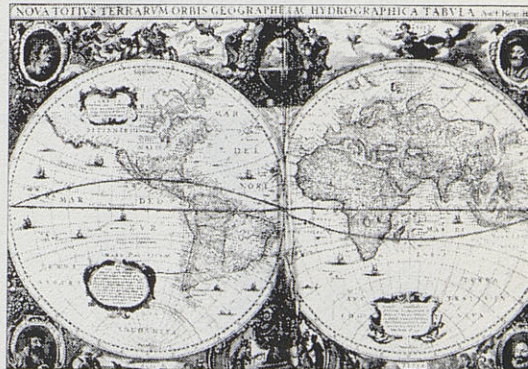
Nicolas Bouvier

mières gelées. Les murs étaient creusés de niches pour les icônes, le samovar et les lampes à pétrole. Dans le bûcher minuscule qui séparait nos chambres logeaient des rats couleur de lune. Nous avions chacun une table, une chaise, et un petit fourneau de tôle gaufrée comme du bricelet. Le loyer était payé pour six mois ; nous étions parés. Thierry tendait des toiles ; j'avais ramené une rame de papier blanc du Bazar et décrassé ma machine à écrire. Jamais le travail n'est si séduisant que lorsqu'on est sur le point de s'y mettre ; on le plantait donc là pour découvrir la ville. [...]

Un séjour perdu et sans commodités, on le supporte ; sans sécurité ni médecins, à la rigueur ; mais dans un pays sans postiers, je n'aurais pas tenu longtemps. Pendant des années, à travers la neige, le sable ou la boue, le chemin de la poste fut un chemin rituel. À celle de Tabriz, les lettres poste restante parvenues à bon port étaient exposées – comme le fruit d'autant de miracles – dans une vitrine grillagée dont le sous-directeur conservait la clef, passée dans sa chaîne de montre. On ne s'en tirait donc jamais sans une visite à ce personnage, et les quelques thés de rigueur. C'était un vieillard amical, râpé, et fort cérémonieux qui tuait le temps en étudiant le français dans un abécédaire orné de vignettes figurant l'< A-rrosoir >, la < B-oîte > ou le < CH-eval >, et comptait sur nous pour corriger les exercices auxquels la rareté du courrier lui laissait tout loisir de se livrer. En échange de quoi, il prenait lui-même soin de nos lettres, et

jamais il n'en perdit une. Quant aux cartes postales d'Europe – surtout celle qui représentaient des femmes ou des fleurs – il avait d'emblée dégagé sa responsabilité ; elles faisaient, paraît-il, des heureux en chemin.

Quand l'autobus de Téhéran n'était pas resté bloqué sur la route et nous apportait quelque chose, nous transportions précieusement cette manne jusqu'à une gargote du bazar où les portions de riz brillaient comme neige sous des cages remplies d'oiseaux engourdis par la fumée des pipes et la vapeur des thés. Là seulement, le ventre plein et les mains lavées, nous épelions lentement, sans en perdre une syllabe, ces messages d'un autre monde. J'aurais trouvé ces lectures plus



agréables encore si je n'avais pas toujours été le premier à terminer. Thierry recevait de son amie Flo de véritables volumes que, pour tromper ma faim, j'essayais vainement de déchiffrer à l'envers. J'avais des attachements du genre qui n'écrivent pas, et j'étais le plus souvent celui qui, retour du guichet, reçoit dans le dos la bonne tape consolatrice.

Extrait de *L'Usage du monde*, 1963.

Notre installation était parfaite. Deux chambres, deux boyaux voûtés, plutôt, blanchis à la chaux, qui donnaient sur la cour où un grenadier et une touffe de tagettes luttèrent contre les pre-

Recettes

Suivant les régions, on écrira *dorade* ou *daurade*, car ce poisson tire son nom des reflets dorés de ses écailles. Dans le Sud de la France on préférera *daurade* (en occitan *daurada* signifie dorée).

Présente sur les marchés dès le printemps, époque où elle aime frayer à l'embouchure de nos rivières, on la pêche en Méditerranée principalement en été.

La plus connue est *la daurade grise* qui dépasse difficilement la livre. Fraîche, elle doit être brillante et avoir une odeur d'algues.

La daurade rose qui peut atteindre 3 kilos est rare en Méditerranée et se pêche surtout dans l'Atlantique. D'une belle couleur rosée, elle a une tache noire près de la tête.

C'est *la daurade royale*, avec son croissant doré entre les yeux et ses écailles argent qui est familière de nos côtes méditerranéennes. La finesse et la délicatesse de sa

L a d

chair lui assurent une réputation inégalée. Elle peut peser jusqu'à 3 kg et est des plus succulentes.

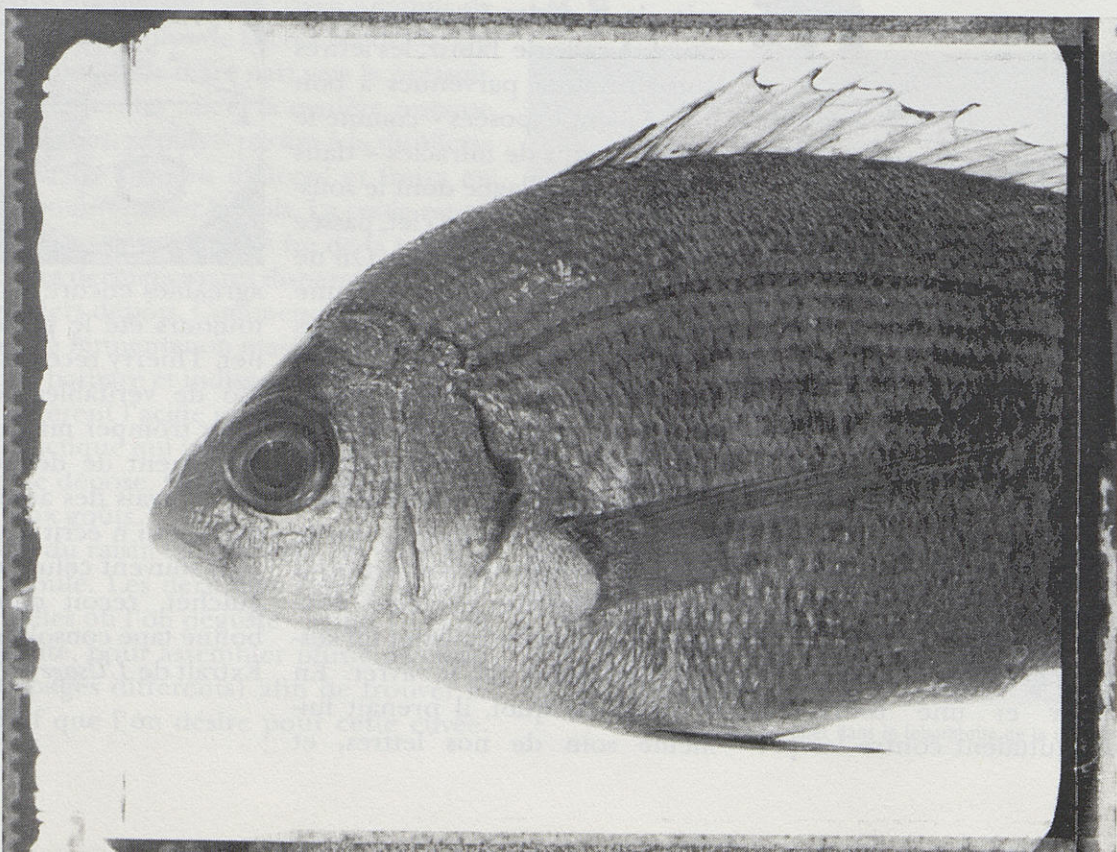
Le pageot, ou *pageau-rousseau* en Méditerranée, est cousin germain de la daurade royale. Ses écailles sont un peu plus ternes et il a un liseré rouge derrière l'opercule qui recouvre les branchies.

Grise ou rose, elle doit avoir l'œil vif et les écailles luisantes – c'est la garantie de sa fraîcheur.

Elle s'accommodera ainsi très simplement, juste grillée, associée à quelques herbes ; sinon on la cuira au four avec un assortiment d'aromates.

Il est préférable de demander au poissonnier d'« habiller » la daurade, c'est-à-dire de la débarrasser de tout ce qui n'est pas comestible (couper toutes les nageoires aux ciseaux, la vider et surtout l'écailler car elle est dotée de très grosses écailles qui sautent de tous côtés lorsqu'on gratte le poisson).

par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon



u r a d e

Les filets de daurade au citron vert

Ils pourront faire une entrée fraîche à la condition que le poisson soit fraîchement pêché, sinon s'abstenir.

Pour 4 personnes
1 daurade de 1 kg environ
2 citrons verts
sel, poivre
huile d'olive
Pour accompagner : 1 concombre,

2 tomates, quelques brins de pourpier

Demander au poissonnier de lever les filets de la daurade.

Après les avoir découpés en très fines lamelles, on les arroses avec le jus des citrons, copieusement. Le citron vert va mordre la chair, la cuire. Il faut alors laisser mariner les filets 5 à 6 heures.

Servir dans des coupes avec des petits dés de tomates, de très fines languettes de concombre et du pourpier haché menu, le tout assaisonné de sel, poivre et d'1 cuillerée à soupe d'huile d'olive.

La daurade au vermouth

Pour 4 personnes
1 daurade de 1 kg environ
3 cuillères à soupe d'huile d'olive
2 oignons
1 morceau d'écorce d'orange séchée
2 tomates
1/2 citron
1 dl de vermouth
2 cuillères à café de crème fraîche
persil, thym, laurier, sel, poivre

Nettoyer la daurade.

Préchauffer le four.

La mettre dans un plat allant au four, l'arroser d'huile d'olive. Mettre 3 brins de thym et 1 feuille de laurier dans le ventre du poisson. Le saler, le poivrer. Disposer dessus les oignons émincés, du persil haché, effeuiller quelques brins de thym. Joindre l'écorce d'orange séchée, les tomates épépinées coupées en rondelles ainsi que le demi-citron en rondelles très minces.

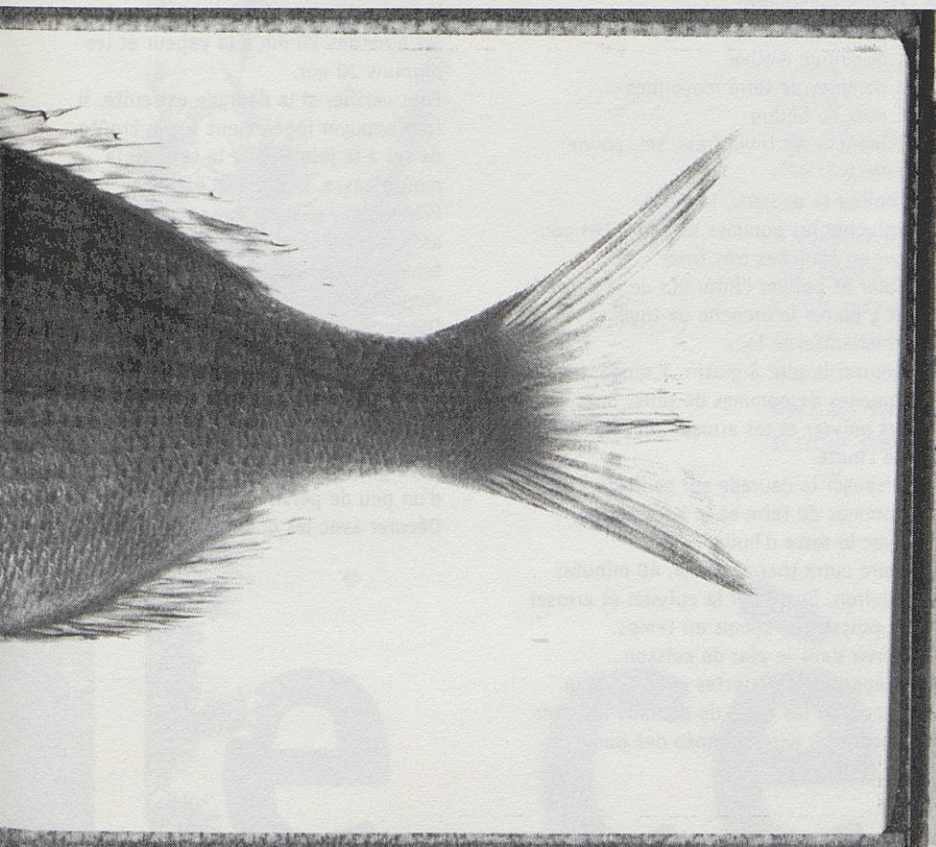
Enfourner et laisser cuire à four chaud 40 à 45 minutes en surveillant de temps en temps.

10 minutes avant la fin de la cuisson, mouiller avec le vermouth.

Avant de servir, filtrer le jus de cuisson et y ajouter la crème fraîche en fouettant. Tenir au chaud cette sauce pendant que la daurade sera présentée sur le plat de service, puis découpée en deux suivant l'arête centrale, ses filets encore partagés en deux. On nappera alors de sauce.

La daurade royale aux citrons confit

Pour 4 personnes
1 belle daurade de 1,5 kg environ
12 tranches de citrons confits
10 cl d'huile d'olive



Recettes

1 bouquet de coriandre fraîche
paprika, sel, poivre

Préchauffer le four à thermostat 8.

Écailler, vider et laver la daurade.

L'essuyer et inciser la chair.

Dans un plat à gratin, disposer 8 rondelles de citrons confits. Allongée sur ce lit douillet, poivrée et salée, on la couvrira d'un vêtement jaune fait des rondelles confites restantes.

Dans un bol, mélanger l'huile et 1 cuillerée à soupe de paprika, et verser sur la daurade. Parsemer de brins de coriandre fraîche.

Enfourner et laisser cuire une demi-heure à four chaud. Arroser en cours de cuisson. Au bout de 15 minutes, baisser à thermostat 7.

Servir sans attendre. C'est royal.

Pour disposer de citrons confits chez soi, c'est relativement simple. Il suffit de couper 4 gros citrons non traités en rondelles assez épaisses que l'on va saler et laisser dégorger une nuit dans une passoire.

Le lendemain, on les range dans un bocal et on les recouvre d'huile d'olive. On laisse macérer au frais une semaine avant de les utiliser.

La daurade grillée au vinaigre de Banyuls

Pour 4 personnes

1 daurade de 1,5 kg

15 cl d'huile d'olive

5 cl de bon vinaigre de Banyuls

sel, poivre

quelques dés de poivron rouge

ciboulette hachée

sel, poivre

Une fois la daurade vidée et écaillée, la laver et l'essorer soigneusement.

On va la badigeonner d'huile, la saler, la poivrer avant de la mettre à griller

sur la braise pendant une vingtaine de minutes.

Il faut la surveiller afin de la retourner à mi-cuisson et, une fois à point, on va lever les filets et retirer les arêtes.

On aura mis à chauffer le plat de service sur lequel on va disposer les filets.

Mêler le vinaigre de Banyuls à l'huile d'olive et en napper abondamment la daurade.

Parsemer de ciboulette et de poivron rouge.

Servir aussitôt.

Vous pouvez accompagner ce plat de pommes de terre nouvelles sautées à l'ail.

La daurade au gratin

Pour 4 personnes

1 belle daurade de 1,5 kg

1 dl d'huile d'olive

4 pommes de terre moyennes

1 noix de beurre

1 branche de thym frais, sel, poivre

Écailler la daurade, la vider.

Éplucher les pommes de terre. Les couper en tranches très fines.

Saler et poivrer l'intérieur de la daurade et y placer la branche de thym.

Préchauffer le four.

Beurrer le plat à gratin. Y ranger les lamelles de pommes de terre, les saler, les poivrer et les arroser avec la moitié de l'huile.

Disposer la daurade sur ce lit de pommes de terre et la badigeonner avec le reste d'huile.

Faire cuire thermostat 9, 40 minutes environ. Surveiller la cuisson et arroser le poisson de temps en temps.

Servir dans le plat de cuisson.

Préparer des assiettes chaudes pour accueillir les filets de daurade une fois découpés, accompagnés des pommes

de terre parfumées.

La daurade au gros sel

Pour 4 personnes

1 belle daurade de 1,5 kg

2 kg de gros sel

1 beau citron partagé en 4

Garniture : 2 poivrons rouges

2 poivrons verts

3 oignons

Préchauffer le four.

Laver et vider la daurade.

Prendre un plat allant au four et déposer la daurade entière sur une couche épaisse de sel. La recouvrir entièrement de sel.

Enfourner et laisser cuire à four chaud une demi-heure environ.

Laver et épépiner les poivrons, les couper en lanières. Éplucher les oignons et les couper en 8 quartiers. Faire cuire les poivrons 20 mn à la vapeur et les oignons 10 mn.

Pour vérifier si la daurade est cuite, il faut appuyer légèrement sur la croûte de sel à la jointure de la tête. Si la croûte casse, le poisson est cuit.

Présenter le plat de cuisson. Tenir les assiettes au chaud. Retirer alors délicatement la carapace de sel, la peau viendra d'elle-même.

Découper alors avec soin suivant l'arête dorsale et disposer les filets de manière à reconstituer le poisson.

Servir la daurade sur un plat chaud, accompagnée des légumes mélangés.

Asperger d'huile d'olive et parsemer d'un peu de persil ciselé.

Décorer avec les quartiers de citron.

Cedrus species, famille des Pinacées

par Patrick Valette,
technicien forestier
de l'Office National des Forêts

On connaît cet arbre, régulièrement qualifié de majestueux, parce qu'il orne souvent les parcs de nos villes. Mais sait-on qu'il est une espèce forestière, le cèdre de l'Atlas, très prisée dans les reboisements méditerranéens ?

Emblème du Liban, le cèdre décore le drapeau de ce pays (avec le Canada et sa feuille d'érable, ce sont les deux seuls à avoir adopté un arbre pour représenter leur nation).

C'est dans le chapeau de Bernard de Jussieu que le Cèdre arrive en France, en 1734 ! On en trouve aujourd'hui partout, jusque sur les coteaux de Lagrasse.

Éléments de reconnaissance

Comme presque tous les résineux (sauf le mélèze), il ne perd pas ses aiguilles en hiver. Son port est en général caractéristique, avec une cime pyramidale à l'état jeune puis tabulaire en vieillissant. Il possède de grosses ramifications (branches maîtresses) horizontales.

Si les sapins ont des aiguilles simples insérées sur le rameau, et si les pins se reconnaissent à leurs aiguilles groupées par deux, voire plus, les cèdres se distinguent particulièrement par les aiguilles réunies en « rosette ». Le cône de cèdre est assez gros, de forme ovale et au sommet aplati.

Le cèdre du Liban

C'est dans la forêt relique de Bécharré, un bosquet sacré du Liban qui couvre une surface de 7 ha, que l'on trouve l'arbre « trimillénaire » (selon la tradition locale) qui orne le drapeau du Liban. Depuis des temps immémoriaux, les chrétiens vénèrent cette



le cèdre



petite forêt du mont Liban où ils vont en pèlerinage annuel. Certains sujets imposants (15 mètres de circonférence) seraient âgés de plus de 2500 ans aux dires de la population mais les scientifiques semblent attribuer des âges plus modestes à ces vénérables représentants (entre 1000 et 1500 ans). La cédraie libanaise a subi un très fort déclin au cours des siècles (surexploitation, pâturage excessif, constructions navales, sans compter la guerre). Il ne reste aujourd'hui que 2000 hectares environ de forêts relictuelles. Paradoxalement, c'est en Turquie que l'on trouve le plus de *Cedrus libani* (94.000 ha) et même au Japon il est plus représenté que sur sa terre d'origine.

Le cèdre du Liban, le premier importé en France, a été introduit comme essence ornementale. Les deux premiers cèdres du Liban, (qui venaient de Grande Bretagne où il était connu depuis un siècle), ont été plantés par Bernard de Jussieu en 1734. L'un d'eux est au Jardin des Plantes, à Paris. L'histoire raconte, qu'ayant trébuché et cassé les pots contenant les cèdres, Jussieu les transporta dans son chapeau.

Le cèdre de l'Atlas (*Cedrus atlantica*)

Originaire d'Afrique du Nord, a servi aux reboisements méditerranéens depuis 1860 où il a constitué une belle réussite dans les moyennes montagnes méridionales. Ces dernières années, il a été utilisé dans l'Aude pour de nombreux programmes de plantations.

Le cèdre de Chypre (*Cedrus brevifolia*) est une particularité de cette île et son aire est par conséquent très limitée.

Le cèdre de l'Himalaya (*Cedrus deodora*), un géant du règne végétal.

Dans le rôle de l'incorrupible

Connu depuis toujours comme un bois inaltérable et très durable, il a été largement utilisé dans la construc-

tion. Il apparaît souvent dans la Bible : « Nous couperons des bois du Liban autant que tu en auras besoin » (II Chroniques, 2.16) ; « Les solives de nos maisons sont des cèdres » (Cantique des Cantiques, 1.17).

La forêt domaniale du Rialsesse

Dans les Hautes Corbières, sur le territoire de la commune d'Arques, il existe un peuplement centenaire de cèdre de l'Atlas. Avec le site du Lubéron et du mont Ventoux, il s'agit sans aucun doute des plus belles cédraies de France et d'Europe. Au siècle dernier, la pression démographique finissait d'anéantir une forêt française décimée par des siècles d'exploitation abusive. La superficie de la forêt française représentait pratiquement la moitié de la surface actuelle et, dans les régions méditerranéennes, cette tendance était parfois plus prononcée. Une érosion importante altérait fortement les terrains dénudés et de nombreuses inondations avaient lieu périodiquement.

La loi du 28 juillet 1860 (Loi de Restauration des Terrains en Montagne) a tout de suite trouvé son application dans le reboisement du Rialsesse. Sous l'action du conservateur des Eaux et Forêts de l'époque, M. Rousseau, fut concrétisé ce magnifique travail de plantations de pins noirs, de sapins mais surtout de cèdres de l'Atlas. Cette forêt est actuellement en cours de renouvellement mais une parcelle de cette prestigieuse cédraie sera conservée comme « mémoire forestière » jusqu'à la mort naturelle des arbres.

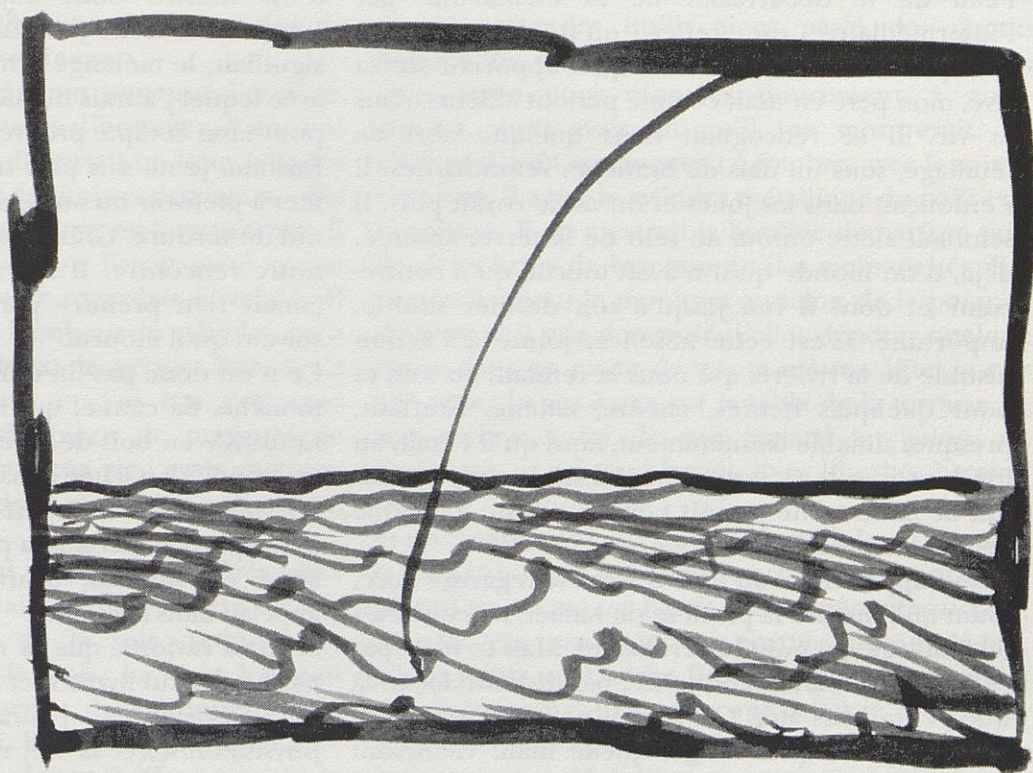
La cédraie de Lagrasse

Sur le plateau du Lauza, une dizaine d'hectares de cèdres de l'Atlas, âgés de huit ans et issus de plantations, couvrent des terrains de la forêt communale tandis que des sujets adultes implantés voilà quelques dizaines d'années sont disséminés au cœur de la forêt domaniale.

Onze écrivains pour le plaisir

la ligne

suite et fin.



Pierre Bergounioux
avec des encres de **Pierre Alechinsky**

Je ne crois pas que grand-père ait su conduire. Il avait travaillé au Paris-Orléans puis à la SNCF lorsque le Front populaire eut concédé à celle-ci l'exploitation des réseaux précédemment formés. Il prenait le train, pour ses déplacements. Ils partirent pêcher ensemble, mon père et lui, sur la moto des commencements, l'un penché sur le guidon, collé au réservoir, faisant corps avec l'engin, l'autre planté bien droit sur son siège, tenant comme un cierge la

canne anglaise en bambou refendu qu'il avait achetée au début du siècle et dont il s'est servi jusqu'à la fin. Parmi tant de regrets qui nous accompagnent, il en est un de très poignant et tendre. C'est d'être venu un peu trop tard, d'avoir manqué l'étrange équipage fonçant à toute allure dans la campagne et dont j'aurais bien aimé, sous quelque forme que ce fût, oiseau, insecte, averse, arbre de bordure, rayon, être témoin. Les voir tous deux lancés dans le vent de la vitesse, du temps, si différents, vers l'eau commune, cela, j'en suis sûr, m'aurait édifié sur la conduite à tenir, aidé, le moment venu, considérablement.

On est un, si tant est que l'on soit, qu'il existe rien d'autre qu'un brassage aveugle d'éléments jetés sans but dans la durée, que nous ajoutions quelque chose, songe, notion, vouloir aux tribulations de la matière, à ses dissensions. Lorsqu'il demandait à l'eau de le débarrasser de sa mélancolie par l'intermédiaire du reflet qu'il lui confiait, d'emporter l'amer et le noir qu'il apportait sur sa rive, mon père en usait comme partout ailleurs, dans sa vie. Il se rencognait dans quelque abri de feuillage, sous un dais de branches retombantes. Il s'enfonçait dans les joncs et on ne le voyait plus. Il semblait s'être enfoui au sein de la terre, absenté, déjà, d'un monde qu'il n'avait touché qu'à contre-cœur et dont il fut, jusqu'à son dernier souffle, importuné. C'est cette absence, jointe à l'action lustrale de la rivière, qui nous le rendait, au soir, et pour quelques heures, encore, amène, souriant, presque, aimable éminemment, ainsi qu'il l'était, au fond, et que le funeste, l'irrépressible empire, sur lui, de Saturne ne permît point qu'il fût, à chaque instant, comme j'aurais voulu.

J'avais appris deux ou trois trucs, à le regarder faire, avant qu'il ne tire la portière du hallier, les courtines de feuillage qui nous le dérobaient. Mais ce n'est pas ça que je souhaitais connaître, pas de cette façon-là que j'entendais agir. On ne sait pas exactement ce qu'on espère, quel visage, quelle main viendront combler l'attente dont on est habité. Mais une chose est sûre. On attend quelque chose ou quelqu'un, d'emblée, et dès avant cela, peut-être, quand les humeurs, les ingrédients, les liqueurs tourbillonnent dans le chaudron des limbes, composent jusqu'à la figure où nous reconnâtrons, lorsque nous serons – si nous sommes – notre bien.

Je me souviens d'avoir vu grand-père pêcher à sa manière, c'est-à-dire à la mouche, une seule et unique fois et c'était sur la Dordogne, quand elle a

quitté ses gorges, qu'elle se déploie et coule en majesté. Pour que j'en sois, il faut que mon père ait troqué la grosse Zündapp contre la Topolino que Simca construisit, après guerre, sous licence et qui, outre la forme arrondie, fuyante, des souris, en avait aussi à peu près le format. Je ne sais pas comment grand-père a pu s'y introduire, combien de fois il a dû replier sur elle-même sa longue carcasse pour la loger dans l'habitacle. Toujours est-il qu'on se retrouve tous les trois du côté de Carennac ou de Pinsac, mon père et moi d'un côté, noyés dans la végétation, grand-père au loin, dans l'eau basse, à faire de grands gestes avec son bambou à six pans, qui paraît aussi incongru, en plein air, qu'un petit meuble très précieux et délicat qu'on y aurait apporté par mégarde. Je demande à mon père. Je ne me rappelle pas la réponse. Mais elle s'accompagne d'un sourire dont aujourd'hui encore je me souviens et dont j'ai compris, dès alors, ce qu'il signifiait, le mélange d'ironie et de commisération avec lequel j'aurais bientôt l'occasion de faire, mais pour mon compte propre, plus ample connaissance. Ensuite, je ne sais plus trop ce qui se passe, s'il se met à pleuvoir ou autre chose. Nous quittons notre nid de verdure. Grand-père s'achemine, du large, à notre rencontre. Il n'a rien pris. Je ne lui verrai jamais rien prendre parce que c'est dans l'hiver suivant qu'il mourut.

Ce n'est donc pas lui qui m'a formé à la pêche à la mouche. Sa canne, qui ressemblait à un guéridon Louis XV en bois de rose, à un bonheur-du-jour en amarante, s'est gâtée dans un coin. Il s'est écoulé une douzaine d'années avant que le souvenir de grand-père approchant dans la pluie, et que sa disparition a laissé en suspens, trouve le prolongement qu'il appelait dans la réalité.

Si nous savions, que la connaissance de ce qui se passe nous fût livrée avec les composantes physiques de l'existence, j'aurais trouvé étrange la physionomie, et la vie, même, de celui qui rendit agissante, actuelle, l'image unique, floue, où je suis entre mes père et grand-père au bord de l'eau. Mais c'est ce qui ne figure pas dans la dotation. Les éléments, les humeurs, seuls, les tropismes obscurs, très anciens, qu'on suivra quand même on deviendrait conscient qu'ils nous meuvent depuis le fond des âges et ne mènent à rien. Je n'ai rien vu de spécial au visage de cet ami de mon père qui pratiquait la mouche et qui m'en a livré les rudiments. À supposer qu'on m'eût demandé avec

beaucoup d'insistance s'il ne présentait pas de caractère particulier, j'aurais peut-être fini par accorder que oui. Qu'il faisait penser à du cuir pâle, finement strié, ridé, vergeté. Au chagrin dont certains livres sont couverts. À du chagrin. Voilà ce que je me serais dit si nous savions, si j'avais vu autrement, pour ce qu'elles sont, les choses. Mais quand elles sont les premières et les seules, comment s'en étonner ? Aussi le visage d'André P. ne m'a-t-il jamais autrement surpris. Et lorsque, bien plus tard, on m'a dit, il allait à son tour disparaître et tout était fini.

Il ne travaillait pas. Il n'appartenait à aucune des catégories plus ou moins commodes où l'on range, comme on peut, les passions de son âme. Il m'arrivait de le croiser aux heures où les hommes faits étaient accaparés par leur profession. Il s'adonnait à la pêche, exclusivement. Il élevait, dans son grenier, en pleine ville, une demi-douzaine de coqs qui exaspéraient le voisinage.

Il rendit visite à mon père un jour que j'étais là, pour je ne sais quelle histoire d'hommes, d'anciens combattants et résistants. Il portait un long cylindre métallique creux couvert de timbres étrangers – des portraits de la reine d'Angleterre, en l'occurrence. Il descendait de la poste où on l'avait avisé qu'un envoi l'attendait. Comme je regardais Elizabeth II avec curiosité, il a dévissé l'embout du cylindre qui a exhalé un parfum capiteux de vernis. Puis il l'a renversé avec précautions et j'ai cru retrouver l'espèce de guéridon, de pièce de marqueterie fourvoyées qu'une fois dans ma vie j'avais vues aux mains de grand-père et dont mon père avait souri, sous les branches.

Il expédiait régulièrement sa canne à Londres, chez le fabricant, qui remplaçait les anneaux de bronze usés par le frottement de la soie, refaisait les ligatures et revernissait le bois. Le tout lui était retourné avec le sourire benin, distant, multiplié de Sa Très Gracieuse Majesté. Il passait pour un sorcier. Quand on insistait, il finissait par lâcher, à mi-voix, le nombre astronomique des truites qu'il avait rapportées la veille. C'est lui que, sidéré, j'ai entendu proférer, sur un ton égal, l'orgueilleuse maxime qu'un poisson vu est un poisson pris.

Je devais porter sur la figure quelque chose de l'étonnement dont les deux brins de bambou poli, verni de frais, signé – comme un tableau de maître, comme un vieux meuble – m'avaient emplis. Grand-père était trop loin pour que je voie. Je n'arrivais pas

à imaginer comment on pêche avec un guéridon ou un bonheur-du-jour, pour ne rien dire de l'incongruité de cette garniture de boudoir aux bords pierreux, touffus, râpeux de la rivière. André P. n'avait pas d'enfants. Il a souri dans le lacs de ridicules qui couvraient son visage comme la reliure d'un livre. Il a dit qu'il me montrerait, un jour. Il a serré son petit mobilier dans son étui et il est parti. J'ai attendu. Puis, comme ça faisait une éternité, deux ou trois ans peut-être, j'ai cessé d'attendre. Les hommes d'alors s'entendaient à différer leurs engagements, à oublier leur promesse. Ou alors on était exagérément impatient. Ou bien c'est que trois ans, quand on en a cinquante, ne sont guère qu'un instant au lieu qu'avec le tiers, c'est trois siècles qu'ils durent.

André P. vint nous voir inopinément à la campagne, où nous passions les vacances. Il m'a fallu patienter encore, attendre qu'ils aient parlé des choses habituelles, mon père et lui, sur la terrasse, qu'un ange passe pour rappeler, doucement, à notre visiteur, qu'il avait dit qu'il me montrerait. La chaleur d'août commençait à tomber, avec le soir. Il s'est levé. Il a tiré le cylindre métallique du coffre de sa voiture. Il en a extrait la bouffée de parfum puis les deux brins de bambou qu'il a emmanchés. Il a encore assujetti le moulinet au talon de la poignée de liège et il m'a demandé d'aller déposer quelque chose dans un rayon de trente mètres. Vite, je suis allé rafler le pot à eau sur la table de la terrasse. Je suis revenu à lui. Je suis reparti au galop, en comptant, et j'ai posé le pot, dans l'herbe, à trente pas.

Je ne me souviens pas si j'étais incrédule ou pas, si je me doutais de ce qui allait suivre ou si un pot à eau placé à trente pas, ça faisait quand même beaucoup, un petit peu trop. Je me suis écarté. André P., là-bas, talons joints sur l'herbe flétrie, le bras droit replié, canne au poing, immobile, regardait le pot à eau. Après, je ne sais pas. Dans le souvenir, je veux dire. Maintenant, si. Mais l'image est restée intacte, dans ma mémoire, fermée – et c'est bien – aux éléments étrangers, aux tardives clartés que nous importons aux heures dont la rayonnante magie tient à ceci, simplement, que nous ne savions pas. J'étais revenu, à peu près, à mi-distance. Au deuxième faux lancer, la soie est venue arrondir sa boucle devant mes yeux et, au troisième, qui était le vrai, son extrémité s'est posée dans l'eau du pot, à trente pas.

Je peux dater précisément ces vacances parce que

c'est aussitôt après que je me suis retrouvé au diable vauvert, interne, en blouse grise dans des salles grises, penché tout le jour sur des livres, nourri de papier. Ce que j'avais découvert l'été d'avant, puis deux ans plus tôt quand une année supplémentaire se fut écoulée dans l'air confiné des salles tristes, je l'avais mis en lieu sûr, avec le ferme dessein d'y revenir. En fait, c'est comme les ingrédients, les vieilles liqueurs qui cuisent et fument dans le chaudron de l'hérédité. Ça reviendra quand le moment sera venu. C'est toujours là. C'est ainsi. On n'a pas besoin d'y penser. Y penser n'y changera rien. N'empêche que j'y pensais, le soir, surtout, quand je n'avais plus la force de lire, que les caractères imprimés me sortaient par les yeux, que la même journée morte semblait tourner sur elle-même, le temps arrêté.

Puis ce furent les heures brèves, celles-là, de la vingtième année, les jours fous, mouvementés où il semble qu'on coure après soi, qu'on n'y arrivera jamais. À peine a-t-on envisagé ce qui se passe, fait sien ce que ces moments font de nous que, déjà, ils nous devancent, et avec eux l'être de nous-mêmes qu'ils emportent dans les épreuves et les traverses, l'inconnu qu'il va falloir tâcher à devenir. Ça laisse, ça aussi, des souvenirs assez forts mais dont l'agrément tient, surtout, à ce que leur répondant externe, l'heure qu'il fut, sont enfin évanouis, du passé.

Après ça, donc, j'ai eu un peu la paix. Je me suis même retrouvé crédité d'un pécule mensuel qui m'ouvrait les cieus. Ils avaient ici-bas une légation à l'enseigne de l'armurerie locale. Elle proposait aussi des cannes facettées, des rouleaux de soie tressée et, bien sûr, des mouches dont les noms rappelaient que, si c'est aux rivages de l'ancienne Asie mineure qu'on imagina d'employer la parure des oiseaux à tromper les poissons, ce sont les Anglais qui en codifièrent la forme et l'usage – Iron blue, Brown palmer, Blue zulu, Olive quill, Tup's indispensable, Coch y bonddhu, Black gnat, Cow dung, Wickham's fancy, Spent grey, Willow fly, Light cahill, French tricolore, Cinnamon.

Il y avait encore le prix dessus quand j'ai commencé à agiter l'espèce d'antenne de huit pieds et demi au-dessus de la rivière voisine avec l'espoir de rééditer, comme ça, l'exploit du pot à eau. Je me suis retrouvé ligoté dans ma soie enchevêtrée, retombée en paquet, pesamment, autant de fois que j'ai essayé de l'expédier au loin, d'atteindre telle feuille, tel

galet dont je réduisais, graduellement, et toujours en vain, la distance. Le dépit, la décision d'abandonner ont compté autant que les sentiments, que les pensées, si l'on veut, que nous inspirent les humeurs dont on est le vecteur, le hochet. On a parfaitement le droit de dire ce qu'on pense, de déclarer avec un accent vrai, senti, vindicatif qu'on a compris, qu'on ne nous y reprendra plus. Et l'on se retrouve, le lendemain, au même point, exactement, ce qui n'a, en soi, rien d'étonnant puisque aujourd'hui c'est hier, qu'on n'est rien qu'un incident frontalier, une contrariété passagère, un peu d'écume à la surface de l'éternelle et tumultueuse matière.

Heureusement, André P. qui était toujours en vacances a eu vent, par mon père, de mes déboires. C'était le lendemain soir, au même endroit. J'essayais de me libérer des liens que je m'étais à moi-même passés en disant, dedans, et peut-être aussi dehors, ce que je pensais et qui est dépourvu d'importance, d'intérêt. La voix d'André P. m'est parvenue, portée par l'eau. Il se tenait sur le talus de la berge et je n'étais pas à la moitié du parcours que j'ai commencé à lui parler de la camelote que je venais d'acheter inconsidérément. Il m'a laissé parler, venir, me hisser près de lui. Il a tendu la main. J'ai oublié de parler de sa main. L'étrangeté de son visage retenait l'attention. Mais quand on s'en détournait, on était frappé de la déformation de son pouce droit, de son attache avec le poignet. Le tendon qu'il y a là, épaissi par l'usage, formait une bosse, un renflement d'étau. Il a soupesé l'engin sans mot dire, levé les yeux vers la rivière, effectué deux ou trois faux lancers pour déployer la bannière de soie puis, d'un seul geste, propulsé la mouche qui était au bout à trente mètres. C'est ainsi que j'ai commencé. Je n'étais pas dépourvu de zèle. Je m'acquittais scrupuleusement du travail à la maison qu'il me prescrivait, après l'enseignement sur le terrain. Ça consistait à empoigner par le goulot une bouteille à col étroit, qu'on remplit progressivement d'eau, et à la mouvoir jusqu'à en avoir mal, par le seul truchement du poignet, entre dix heures et treize heures, qui est l'angle opératoire du lancer.

Nous étions censés, lorsque je saurais vraiment, partir ensemble sur des eaux connues de lui et ça ne s'est pas fait. D'abord, le temps m'a manqué. Puis, quand j'aurais pu en trouver, la fatigue de l'âge l'avait pris. Le mystère de cette vie entièrement

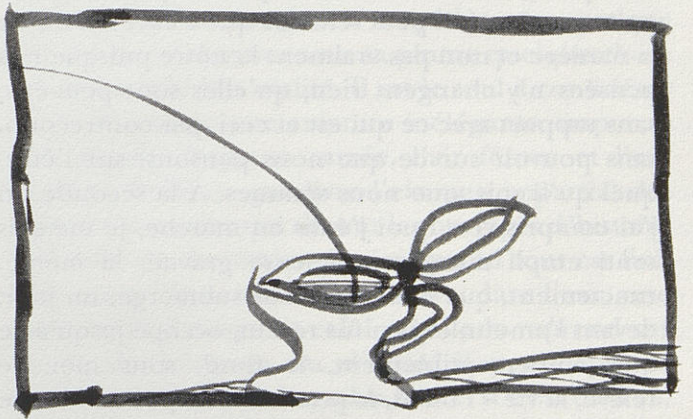
vouée à la mouche, ce n'est pas lui qui me l'a livré mais un tiers, à l'époque où on ne le voyait presque plus, où il était sur le point de partir.

Un fait aurait dû, pourtant, m'éclairer. Mais il s'était produit, celui-ci, trop tôt – on peut se demander s'il sera jamais l'heure, s'il y a des heures – et je n'ai pas fait le rapprochement. On était en ville, avec mes parents, et on croise André P. Civilités, parlottes. Approche un couple, ni vieux ni jeune, avec les yeux clairs, les cheveux blonds, les traits plus ou moins typiques qu'on prête aux Allemands. Ils cherchaient je ne sais quoi et nous demandent, dans un français approximatif, leur chemin. Et c'est, littéralement, un autre homme, un être enfoui dans l'être, une haine brûlante, ancienne, débordante qui éclatent dans le chagrin, dans la voix d'André P. Il vomit, en allemand, sur les deux touristes interdits, effrayés, des imprécations dont la signification m'échappe, et la raison. Il avait rejoint le maquis aux heures terribles où ceux qui entendaient rester libres n'avaient plus de refuge qu'aux bois de châtaigniers. Il avait été pris les armes à la main, jeté nu aux dogues allemands qui l'avaient émasculé, déchiré, laissé pour mort, dans les fougères. Nul ne savait comment il avait survécu. Lui-même, sans doute, l'ignorait. Il revint doucement au monde, à une sorte de vie et l'eau qu'il n'a plus quittée le lavait du sang, de l'horreur, du déchirement où sa jeunesse avait été précipitée. Tel fut celui qui, en l'absence de grand-père, m'a communiqué les rudiments du *fly-fishing*, l'usage du grand lien de soie.

Il en coûte une année supplémentaire d'infortunes après les désespoirs du commencement, un an de paroles superflues et de renoncements suivis de parjures avant que les puissances occultes ne daignent abaisser leur regard sur les signes maladroits qu'on leur adresse, du bras. C'est en vain, dirait-on, qu'on leur prodigue les gages d'une ferveur profonde, d'une entière soumission. Rien ne répond, dans l'eau, nulle figure au ciel qu'elle reflète. Ce sont les mots de Simon, quand le Christ l'invite à jeter une fois encore ses filets dans la mer de Galilée, son accent désolé qui me sont montés aux lèvres, souvent : « Mais nous avons peiné toute une nuit sans rien prendre. » L'épreuve de la perdition physique ne m'a pas été épargnée. J'ai même frémi du grand frisson que son imminence éveille à la racine de notre être, aux sources de la vie.

La mouche est une pêche entrante, d'eau vive.

Quand on a décelé le cercle fugitif qu'un poisson en chasse trace au loin, dans les courants, il faut s'immerger, approcher à bonne portée et lui présenter le simulacre d'insecte en plume de coq de façon qu'il ne puisse douter qu'il a affaire à la réalité. C'est ainsi que je me suis retrouvé, à la fin de la première année, au milieu de la Dordogne, en aval du pont de M. Je concentrais toute mon attention sur l'emplacement limité où il semblait se



passer quelque chose tout en avançant vers le milieu de la rivière. Elle peut accuser, à cette hauteur, une centaine de mètres de large et court sur un lit de galets. J'aurais dû me méfier. Mais on n'a que deux yeux et c'est à terre que nous avons nos fondations, notre ancrage. La première des cuissardes s'est remplie d'un seul coup. J'ai noyé la seconde en voulant me dégager et je me suis retrouvé avec l'équivalent, à chaque pied, des boulets qu'on passait, au bain, aux condamnés. Ce fut la première chose. La seconde – il est d'étranges lenteurs au cœur des pires urgences –, c'a été de détacher mes regards du point très précis sur lequel je les tenais obstinément fixés, vers la gauche, pour les reporter devant moi. La vision, lorsque prudemment je la ravive et l'étudie à loisir, conserve à vingt-cinq ans de distance sa violence irruptive, déracinante. La Dordogne tout entière se ruait sur moi. Je me découvrais aux prises avec un fleuve, affronté sans préavis et pour de bon à ce qui n'écoute ni ne pardonne – l'eau, l'élément, l'impavide matière –, chassé, à reculons, avec des bottes pleines comme des chaînes aux pieds. Il y avait une dernière chose, et c'est elle qui a éveillé la terreur que nous portons lovée aux tréfonds de notre être. Le pavement de galets que je dévalais malgré moi s'abaissait vers les creux – les *gours* – de trois et quatre mètres de profondeur où la

Dordogne aime à paresser, à dormir d'un sommeil qui n'est que feint, entre ses brillantes fougades. On y avait récupéré, sous mes yeux, trois ou quatre ans plus tôt, avec des crochets, les corps d'une famille d'estivants qui s'étaient fiés à ses fossettes, à son babil le long des plages de galets.

C'est curieux. C'est ce jour-là, disputant mètre par mètre le terrain à la rivière, que je me suis su en charge de la vie, avisé que c'est chose grave. Lorsqu'on l'examine à tête reposée, qu'on y pense en toute sûreté, il peut sembler que c'est l'affaire de la matière et non pas vraiment la nôtre puisque nos pensées n'y changent rien, qu'elles sont peut-être sans rapport avec ce qui est et ceci, par contrecoup, sans pouvoir sur ce que nous pensons, sur l'être, quel qu'il soit, que nous sommes. À la seconde où j'ai compris vers quoi j'étais en marche, je me suis senti empli d'une prodigieuse gravité, la même, exactement, que celle qui nous submerge, un jour, devant l'amour, et j'en fus revêtu, occupé jusqu'à ce que, imperceptiblement, le fond, sous moi, se relève, la vie – l'oubli, la possibilité de penser à autre chose, de faire un peu ce que l'on veut, de rêver – me soient rendus.

Il y avait une issue, une seule. C'était de gagner latéralement cinquante mètres avant que la Dordogne ne m'ait fait reculer, dans son axe, de cent, après quoi elle me passerait par dessus la tête. Il y avait une difficulté. C'était les soixante litres que j'avais embarqués, l'équivalent, sous la surface, de mon propre poids, les trois quarts, en vérité, de la masse globale dont j'étais en charge puisque j'avais la moitié du corps immergée. C'est ça que j'ai considéré gravement. L'eau, si elle réfléchissait, aurait pu aisément me couper la route, faire porter son effort sur le côté. Mais elle ne raisonne pas plus qu'elle ne pardonne. La poussée s'exerçait avec la même terrifiante roideur dans la même direction. Je perdais régulièrement du terrain. J'étais pris jusqu'au ventre, maintenant. Mais même si j'avais peur, je me gardais de manœuvrer trop vite, de chercher trop précipitamment mon salut, crainte de glisser sur les galets, de tomber à la renverse, auquel cas mon sort serait aussitôt scellé. J'avais les plus grands égards pour le deuxième corps, le noyé, dont la rivière m'avait pourvu afin d'accaparer l'autre. Je faisais très attention. Je me suis interdit le moindre relâchement lorsque j'ai pris conscience que l'empoignade pouvait tourner à mon avantage. Je gagnais latéralement un peu plus que je ne perdais

dans la verticale. Puis j'ai gagné dans cette dimension aussi. L'eau qui m'arrivait sous la poitrine s'est mise à baisser. Puis le bord des cuissardes est sorti et j'ai fourragé, d'une main qui tremblait, dans leurs attaches pour rabattre jusqu'au genou leur partie supérieure, évasée, rendre à la rivière le double liquide dont elle m'avait accru pour m'absorber tout entier. Après, encore, l'eau ne m'est plus arrivée qu'à la cheville. C'est là qu'elle s'est remise à jaser, à jouer avec des herbes et des reflets, des vaguelettes. Mais la gravité ne m'a quitté qu'après que j'eus pris pied sur le sable, que je me fus assis, ruisselant, loin du bord, à attendre que les longs frissons qui me secouaient s'apaisent, que l'épouvante se recouche et s'endorme.

Il s'est peut-être écoulé un mois avant que je ne revienne au même endroit, partie parce qu'on oublie combien l'affaire excède le cas qu'on en fait, partie parce que c'est là qu'il m'avait semblé déceler quelque chose dans les plis de l'eau avant de découvrir que c'est moi qu'ils étaient en train d'envelopper. Et puis comme c'est en juillet de l'année précédente que j'avais commencé et qu'on était en août, j'entrais dans la deuxième année. J'avais pâti, désespéré, versé tribut à l'eau, risqué toute la mise. J'étais en droit de compter sur son attention. Sa faveur m'était due et, de fait, elle me l'a accordée. C'était l'extrême fin de l'époque qui a débuté aux rives de la Vézère, celle dont témoignent les vertèbres des grands saumons pourpres et les pointes de harpons en os qu'on exhume des abris sous roche, les poissons de pierre gravés dans la nuit des grottes et la main habile, le vide digité, soufflé juste au-dessus, dont ils furent la proie. À la surface des eaux pures, encore, des ombres serrées, sans nombre, pareilles aux bâtonnets des premières écritures, parlaient aux yeux, au cœur, le langage transparent du fleuve de l'Éden puisqu'ils étaient, ces signes, la chose même et se muaient, aux mains de qui les entendait un peu, en poissons. Je n'ai jamais aimé le poisson mais c'est sans doute à cette époque, lorsque j'en rapportais au point d'en dresser, sur la berge, de vivantes pyramides, des trophées scintillants, c'est alors que j'ai conçu pour eux ce dégoût définitif et violent. Qui ne m'empêche aucunement de revenir au bord des eaux pour en recueillir le langage. Je suis, et mon père avant moi, et grand-père et jusqu'aux possesseurs des mains fantômes flottant aux grottes peintes, de l'âge dont il était dit, écrit, que « ses eaux

grouilleraient de poissons et que nous serions bénis et dominerions sur eux ». Mais ce fut le destin de ma génération d'en connaître la fin, d'éprouver toutes les rigueurs de la Chute.

Donc, c'était en août de la deuxième année. Le soir tombait sur cette partie de la vallée de la Dordogne que je vois, en demi-teinte, sous l'entrée triomphale du jour, lorsque je lis, dans la Genèse, la naissance du paradis terrestre. Le soleil avait disparu derrière les aulnes riverains. Débarrassés des brillants, de la pompe éclatante dont il les pare, l'eau, le ciel, les pierres que l'eau polit de ses doigts interminables, l'herbe et les arbres apparaissaient dans l'émouvante nudité de leur couleur, qui est suave, qu'il semble qu'on pourrait goûter. La rivière, à cet instant, est une feuille d'argent mat. Nul souffle n'en ternissait le lustre, nulle chasse, non plus. Elle aurait pu être aussi dépourvue d'âme, de vie, qu'une coulée de métal refroidi. Mais c'était la deuxième année. J'avais appris, payé. Tout allait. Je le savais. Je me suis engagé. La rivière était basse, bougeait à peine. Un enfant l'aurait bridée.

Il y a une expression - « pêcher l'eau » - pour dire qu'on procède en l'absence de repères, des cercles qui trahissent le poisson lorsqu'il monte prendre un insecte en surface. Mais l'habitude aidant, la prévenance, aussi, des éléments, des esprits que l'on s'est conciliés, les signes ne sont pas nécessaires. On va droit à la chose, comme par enchantement. J'ai sorti dix mètres de soie, en guise de préface. J'avais encore de bons yeux. La mouche brune, toute simple - une Willow fly - se détachait avec une telle netteté qu'elle paraissait touchée d'un fil de lumière, du bout de l'index adorable que pointent les archanges empennés. J'ai rallongé de dix mètres supplémentaires. La Willow a repris sa marche sous l'invisible rayon et s'est évanouie. La surface n'a pas été troublée le moins du monde et ce fut comme si je venais de ferrer la rivière.

On ne bougeait plus. Moi parce que si je tirais si peu que ce fût, tout casserait, la soie, la canne, l'infinie sérénité du paysage. La Dordogne, je n'en sais rien. On est resté affronté comme la fois d'avant, à ceci près qu'elle ne gagnait rien sur moi ni moi sur elle. La truite, c'est compliqué. Il est possible que les trois ou quatre mille volumes qui lui ont été en partie ou en totalité consacrés n'en donnent qu'une idée fort imparfaite, encore. Sa défiance est légendaire. Son énergie « esmerveille » déjà Belon qui en décrit l'anatomie dès 1555 dans *La Nature et la diversité des*

poissons. On se demande à quoi pensent exactement ceux qui, à longueur de page, célèbrent les rubis de sa robe et ses fastes princiers, ses caprices, ses dédains, son inconstance. Un rien de misogynie aide à prendre une vue plus saine des faits. Une extraction un peu relevée, aussi, qui prémunisse l'observateur contre certains prestiges importés des univers sociaux. Quand ces deux traits se trouvent réunis chez un seul et même individu, Henri de la Blachère, par exemple, auteur, au siècle passé, d'un très bon *Dictionnaire général des pêches*, on a quelque chance de rencontrer sous sa plume quelque chose qui ressemble à la réalité. Il est le seul à considérer la truite comme une créature inélégante, trapue, à tête lourde, à queue carrée, l'air féroce et l'œil mauvais. Voilà ce que livre l'examen impartial des gravures sur acier qui ornent les ouvrages d'histoire naturelle ou du panier d'osier, quand tout est fini. Mais entre l'instant où elle observe, dans l'eau, une immobilité d'image et celui où elle la reprend sur un lit de fougères ou d'ortie, il y a l'épisode mouvementé durant lequel la truite, si c'est bien ça, si le mot convient, n'a rien à voir avec la belle des madrigaux et rondelets que les pêcheurs aiment à tourner quand ils prennent la plume. C'est une explosion liquide, des coups de bélier portés en tous sens, une confusion, une sauvagerie qui font craindre de n'en jamais venir à bout.

J'avais une petite expérience de l'eau déchirée, des frénésies qu'on déchaîne à vingt pas, rien qu'en relevant un peu sèchement le poignet. C'est pourquoi je me demandais. Cela tirait avec la régularité de l'eau, la ténacité redoutable qu'on découvre soudain sous ses jeux enfantins et ses rires et qui rend grave, infiniment. Je n'ai pas idée du temps que ça a duré. Les instants charriaient à l'évidence des fragments de la grande temporalité. J'ai pris un centimètre et ce fut comme d'avoir fait rebrousser son cours à la Dordogne de la même quantité. Rien ne bougeait à l'endroit où le fil plongeait dans l'eau. J'ai commis la première erreur. Je me suis avancé à la rencontre de ce qui avait pris la mouche et ne démordait pas, au lieu de rester près de la grève. L'eau, je l'ai dit, était paresseuse et basse, amie. La distance a commencé à diminuer, mais de mon seul fait, presque. Je me demandais ce qui m'arrivait. Par moments, je pensais que j'avais pris la rivière, que je tâchais à l'arracher de son lit, tout entière, de l'embouchure à la source. À peine me rendait-on une largeur de main quand, de mon

côté, j'avais fait un grand pas. Il y a une autre expression. On dit que le poisson « blanchit » lorsque, ses forces l'abandonnant, il passe doucement sur le flanc. Il ne s'est rien produit de tel. Le jour avait beaucoup diminué, la rivière noirci. On s'est encore rapproché l'un de l'autre sans désordre, éclaboussure, bruit, gravement, comme le mois précédent, lorsque l'eau me poussait à reculons droit vers ses antres et que je cédaï pied à pied, obliquement. On était à moins de deux mètres quand on s'est vu.

Évidemment, c'était une très grosse truite – quatre livres, peut-être cinq –, de la couleur de la nuit tombante, qui se tenait sous une mince lame d'eau, à mes pieds. Elle aurait pu être là par hasard, coquetterie, bravade sans deux détails également insolites. Elle avait la Willow piquée, minuscule, dans la lèvre supérieure et je voyais le blanc pur, nacré de sa gueule qui s'ouvrait et se fermait spasmodiquement. Elle était sans doute fatiguée mais pas assez pour me montrer son flanc. Un dernier détail mérite d'être signalé. Elle n'a pas fait ce que toutes les truites tentent lorsque, rendues pourtant, épuisées, elles aperçoivent leur adversaire – repartir éperdument, consumer dans un ultime accès de frénésie leurs ultimes forces. De même qu'elle s'était contentée de tirer avec la constance d'un fleuve, elle ondulait devant moi ni plus ni moins que l'eau paisible du soir. Je n'avais pas d'épuisette. Le bord était à quarante mètres. J'ai commis la deuxième faute, à deux reprises. Je lui ai pris la nuque. Elle s'est dégagee d'un seul mouvement brusque, très rapide, offensé. On est incorrigible. J'ai recommencé. Même fulgurante dérobade qui a eu pour effet, celle-ci, de briser net le fil à l'anneau de la mouche. Elle était libre, maintenant mais elle ne s'en allait pas. Je la regardais de tous mes yeux. Je la voyais très clairement, encore. Je n'avais pas compris. Je ne voulais pas. Ça a duré. Ça dépendait de moi. Ce moment aurait pu se prolonger indéfiniment. Nous serions entrés ensemble dans la grande temporalité. L'image était déjà légèrement brouillée quand j'ai tendu pour la troisième fois la main à travers la lame d'eau. J'ai effleuré le grands corps noir rebelle et c'est à cet instant, seulement, que la truite a disparu, emportant la Willow dont elle souhaitait peut-être simplement se parer, comme les belles des salons meublés de guéridons et de bonheurs-du-jour, jadis, s'appliquaient au dessus de la lèvre une mouche

noire – Mole fly. J'y voyais de moins en moins. La nuit était venue. Je chialais comme un veau et ça ne faisait jamais qu'un peu plus d'eau dans l'eau. J'ai attendu que ça passe et je suis rentré.

Le même mois, le premier de la deuxième année, me réservait une autre déconvenue, du moins la confirmation qu'il était dans la nature des choses très anciennes que j'avais pensé unifier, d'être ennemies, inconciliables et de le rester. Mon père, qui avait suivi d'un œil amusé les essais désastreux de l'année précédente, mon père aimait, l'après-midi, amarrer sa barque au-dessus des profonds sous lesquels j'avais bien failli me retrouver. Lorsque, au déclin de la journée, je gagnais les courants de l'amont, je découvrais, au loin, sa silhouette immobile sur son reflet. L'eau calme emportait l'âcreté dont il était saturé. Mais il lui en restait toujours assez pour commenter, au dîner, mes petits mécomptes. Et même quand il s'abstenait de rien dire, il avait ce sourire que je lui avais vu le jour où grand-père, là-bas, trace des boucles dans l'air, sans succès.

J'avais observé, lorsque, découragé, j'allais l'attendre sur la rive, que de grands poissons blancs évoluaient en surface autour de la barque, impunément, car il pêchait les profondeurs. Il pêchait, en fait, de moins en moins. L'humeur noire l'emportait, avec l'âge. L'eau n'y pouvait plus rien. Il cuvait le philtre noir qu'il avait sucé avec le lait maternel et il aspirait sans doute, en secret, à retrouver l'indifférence, le néant auxquels, sans son aveu, on l'avait arraché. C'est par un après-midi de cette sorte que je l'ai entrepris. Je lui ai demandé de me conduire au coude que formait la rivière parce que je me croyais capable de prendre les grandes vandoises – ça vient, dit-on, du gaulois *vindesa*, où ça voulait dire blanc – qui se pavanaient à fleur d'eau. Il a esquissé la mine chagrine, le geste agacé, las, que je lui connaissais, raffermi sa tempe triste sur sa main aux doigts écartés. Mais c'était la deuxième année. C'était comme la grande truite, comme la rivière qu'avec elle, un instant, j'avais tenue captive avant de perdre tout. J'étais capable. Je savais. J'ai poussé mon siège. La peine, la quantité d'énergie qu'il fallait pour rompre le sortilège, traîner mon père de la désolation où il a vécu, si ce fut vivre, aux rives du monde réel ! J'ai fini par l'extirper du fauteuil d'osier. Je lui ai mis la rame dans les mains et j'ai rassemblé mon matériel à la hâte, sans cesser de le surveiller. Ensuite, nous sommes partis côte à côte,

par le chemin de terre qui conduisait à la Dordogne entre les champs de maïs. Dix fois, j'ai dû m'arrêter entre les cannes murmurantes alors qu'il n'y avait pas un souffle d'air, comme si elles avaient participé, partagé, elles aussi, mon impatience. Mon père traînait la jambe, semblait à chaque pas sur le point de s'en retourner, de céder à l'appel de la mélancolie. Mais quand il finissait par me rejoindre, et qu'il levait les yeux vers moi, j'y retrouvais la lueur de jadis, quand grand-père vivait. Ça a duré. On a quand même détaché la barque. Il faisait beau. L'été faisait halte sur la vallée merveilleuse. J'étais à l'étrave, penché, avec la moitié de la soie débobinée, prête, et la certitude que je pouvais. Mon père, installé à l'arrière, godillait doucement.

Les vandoises étaient là. Elles faisaient des ronds au soleil, exhibaient d'indolentes nageoires, se croyaient hors d'atteinte, au dessus de tout et le montraient ostensiblement. On a été à portée. Tout, de nouveau, allait, et il n'y aurait pas, cette fois-ci, de ma part, la moindre faute. La mouche s'est posée avec l'abandon qu'on voit aux insectes fatigués. Elle a disparu aussitôt. Le reflet du nuage rond, de beau temps, s'est brisé. Je me suis tourné vers l'arrière, en riant, comme si mon père avait pu ne pas voir. Je voulais lui parler, lui dire. Mon bonheur a duré le temps que je tourne la tête, que je le voie. Bien sûr, il avait vu mais son regard errait ailleurs et je ne suis pas certain qu'il ait jeté un coup d'œil sur les ultimes péripéties, lorsque le poisson a surgi des profondeurs où il avait cherché son salut, claqué contre le bordé puis dans la barque où il a étincelé. Pour les autres, que je piquais à la queue-leu-leu, comme je voulais, ce fut pareil. J'étais seul ou, si l'on préfère, divisé : joyeux, exalté, suprêmement, mais, dans la même mesure, aussi, indifférent, mélancolique, contrarié. J'aurais pu remplir le bateau, y transférer tous les poissons de la rivière, le couler à fond sous le poids de cette pêche miraculeuse. Et le souvenir de ce jour est à l'image de la vie qu'on a, mêlé, opposé à lui-même, fait, comme elle, des vies séparées, des substances dont l'inexpiable querelle l'agite en vain. Du reste, je n'ai pas eu le temps de compromettre la flottaison de la barque. L'après-midi n'avait pas encore commencé à pencher quand mon père a dit qu'il s'ennuyait, qu'il voulait revenir. J'ai forcé le poisson que j'avais accroché, qui lançait des éclairs blancs dans la pénombre des profondeurs. Je l'ai jeté sur les planches et nous sommes rentrés.

C'est au cours de l'hiver suivant qu'une crue

emporta la barque et que mon père cessa de pêcher.

On trace des boucles de soie, dans l'air, on pose sur l'eau un leurre, on en extrait des poissons et ce n'est pas ça, en vérité, qui se passe. Nous sommes agis, mus par quelque humeur fatidique, dedans ; dehors, le jouet des éléments. Comment expliquer, autrement, qu'avec le dégoût foncier, violent du poisson, nous cherchions passionnément à l'abuser, à le prendre, aux confins des solitudes et du crépuscule ? Ludions jetés dans la machinerie universelle, pétris, nous-mêmes, de ses vieux matériaux, nous en subissons l'emprise quand c'est tout autre chose que nous imaginions vouloir, croyions penser. Le drame est que nous le soupçonnions. Il n'y a que nous pour n'être pas à notre place, mais inquiets, visités de songes. Nous sommes fondés à nous demander ce que fait à l'affaire l'étrange faculté qui nous fut départie et semble se réduire à la conscience de sa propre fausseté, de son impuissance, de sa précarité.

À moins que les rivières, le soir qui tombe, la terre géante qui s'apprête au repos, l'éternelle matière ne soient elles-mêmes en peine de cette chose qu'on est, de la capacité qu'on a de se représenter tout ce que l'on n'est pas. Peut-être manquerait-il quelque chose à la création si, retenant notre geste, suspendant notre course, levant les yeux, nous ne lui accordions, au passage, qu'elle règne en toutes gloire, magnificence, profusion, splendeur, infinité. C'est ce tremblant reflet, comme l'eau en suscite, mais immatériel, labile et se sachant tel, que nous ajoutons au paysage. C'est en lui que les arbres et les oiseaux, les nuages, les monts, l'eau, même, prennent sens et forme et sont. Quant aux poissons auxquels on tend des mouches feintes, ils ne sont qu'un leurre et ce qu'on peut faire et raconter à leur propos est sans aucune importance ni le moindre intérêt.

Vendredi 9 août

- Parution du n°15 de *Corbières matin*.
- 9 h :** sortie pédestre.
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir du trait », par le dessinateur Jean-Pierre Cagnat, qui présente son livre *Un voyage à Lagrasse*.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* « Jean Tardieu ». Un portrait choisi dans la série télévisée de Bernard Rapp.
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir du tabac », par Jacques Réda.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » : *Le Mystère Picasso* de Henri-Georges Clouzot.
- 23 h :** au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.

Samedi 10 août

- Parution du n°16 de *Corbières matin*.
- 8 h 30 :** sortie pédestre : « Prendre son pied », randonnée pédestre d'une journée avec pique-nique au bord de l'eau (Notre-Dame du Carla, Pont romain de Rieux-en-Val, capitelles des Auzines) ; départ à 8h30 précises au point d'accueil et retour prévu vers 15h30 (environ 16 km). Allure promenade pour tous à partir de 12 ans ; prévoir chapeau, litres d'eau, aliments énergétiques et bien sûr son repas tiré du sac.
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir de découvrir des écrivains : un catalogue », par Maurice Nadeau.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* « Paul Nizan ».
- 18 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Le Tifinar, alphabet du désert », avec Pierre Di Sciullo, typographe.
- 21 h :** concert de musique classique : Beethoven, Liszt, Ravel, Granados, Kreisler, Brahms par Thierry Huillet (piano) et Clara Cernat (violon).
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » : *Le Festin de Babette* de Gabriel Axel.
- 23 h :** au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.

Toute la journée, à Fabrezan, grande fête des inventeurs en hommage à Charles Cros.

Dimanche 11 août

- Parution du n°17 de *Corbières matin*.
- 9 h :** sortie pédestre.
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« L'édition pour enfants », avec Christian Bruel des éditions Le Sourire qui mord.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* « Franz Kafka ».
- 18 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Esquisse d'une théorie de la pensée bouddhique » par Cristina Anna Scherrer-Schaub, précédée de la lecture d'un texte canonique de la tradition.
- 21 h 30 :** « Plaisir d'ici » : « le rugby ». Soirée animée par Philippe Rochette, journaliste au quotidien *Libération*, avec Michel Maïque, Jean-Claude Skrèla et Pierre Villepreux.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
La Diagonale du fou de Richard Dembo.
- 23 h :** au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.

Lundi 12 août

- Parution du n°18 de *Corbières matin*.
- 9 h :** sortie pédestre.
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** *Une lecture de la guerre*, film de Jean-Michel Mariou sur les écrivains de Sarajevo.
- 16 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* « John Steinbeck ».
- 17 h :** « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ». Première partie : introduction à la pensée de Platon et de Lucrèce par Marie-Claire Galpérine et Christian Jambet.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
Le Salon de musique de Satyajit Ray.

Mercredi 14 août

- 21 h 30 :** «Colloque de philosophie *Des Plaisirs*».
Deuxième partie :
Lecture du *Chant IV* de Lucrèce
par Christiane Cohendy, Marc Betton
et Philippe Morier-Genoud.
Dialogue philosophique sur le plaisir
avec Marie-Claire Galpérine, Christian
Jambet, Benny Lévy et Jean-Claude Milner.
- 23 h :** au café de la Promenade,
présentation du film de l'atelier vidéo.

Mardi 13 août

- 9 h :** Parution du n°19 de *Corbières matin*.
sortie pédestre : « Plaisir de recherche »
(une variante de la recherche du plaisir !),
une initiation sommaire à la course
d'orientation sur le plateau du Lauza ;
savoir lire une carte et pouvoir se repérer.
Retrouvez cinq points marqués sur une carte
et répondez à cinq questions.
Parcours réalisé dans la matinée de 9 h
(départ point d'accueil) à 12 h
(prévoir les mêmes équipements
que pour la balade).
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** *Los mas pequeños*, film réalisé
par le collectif mexicain *Perfil urbano*
sur le Sous-commandant Marcos
et la révolte des indiens du Chiapas.
- 16 h :** «Colloque de philosophie *Des Plaisirs*».
Troisième partie :
lecture du *Phèdre* de Platon
par Christiane Cohendy, Marc Betton
et Philippe Morier-Genoud.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
Le Plaisir de Max Ophüls.
- 21 h 30 :** « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ».
Quatrième partie :
avec Marie-Claire Galpérine,
Christian Jambet, Benny Lévy
et Jean-Claude Milner.
- 23 h :** au café de la Promenade,
présentation du film de l'atelier vidéo.

- Parution du n°20 de *Corbières matin*.
sortie pédestre.
- 9 h :** atelier vidéo.
- 10 h 30 :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 15 h 30 :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs, déplaisirs », par Gil Jouanard.
- 16 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« J.M.G. Le Clézio ».
- 17 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs de la table »,
avec Manuel Vázquez Montalbán
et Michèle Gazier.
- 21 h 30 :** « Plaisir d'ici » : la chasse.
Rencontre avec l'écrivain Pierre Dumayet.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
Les deux anglaises, de François Truffaut.
- 23 h :** au café de la Promenade,
présentation du film de l'atelier vidéo.

Jeudi 15 août

- Parution du n°21 de *Corbières matin*.
« La garrigue dans tous ses états ».
Départ du point accueil
pour une petite matinée de découverte
de l'environnement naturel et humain
des environs de Lagrasse.
- 9 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 15 h 30 :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Le pin parasol et le micocoulier »,
par Alain Pontoppidan et Lionel Hignard.
- 16 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* «
Italo Calvino ».
- 17 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Délectation : Langue et Paysage », par
Bernard Simeone et Francesco Biamonti.
- 18 h :** « Cinéma aux étoiles » :
Le Fleuve de Jean Renoir.
- 21 h 30 :** « Garrigue littéraire » :
lecture d'*Un moment comme ça*
de Silvio d'Arzo par Philippe Morier-Genoud
et Marc Betton.
- 23 h :**

Vendredi 16 août

- Parution du n°22 de *Corbières matin*.
- 9 h :** sortie pédestre.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« L'orme et le platane »,
par Alain Pontoppidan
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Raymond Roussel ».
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs de l'Oulipo »,
avec Paul Fournel et Hervé Le Tellier.
- 21 h 30 :** Grande nuit de la *Tchatche*
avec les FabulousTrobadors et Claude Marti.

Samedi 17 août

- Parution du n°23 de *Corbières matin*.
- 9 h :** sortie nature « Pédales dans la garrigue »,
une sortie matinale en VTT pour percevoir
la nature d'une autre façon. Les Corbières
sont certainement un des pays de rêve
pour pratiquer cette activité de loisir.
Rendez-vous au point d'accueil, circuit facile
et possibilité de louer des vélos sur place.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Sade et le plaisir des sens »
par Alain Lercher.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Marcel Proust ».
- 17 h :** Fête des vigneron du Terroir de Lagrasse.
Dégustations, repas, puis bal.
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir de la lecture », par Pierre Michon.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
L'Âge des possibles de Pascale Ferran.

Dimanche 18 août

- Parution du n°24 de *Corbières matin*,
dernier numéro de la série 96.
- 9 h :** sortie pédestre.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Le hêtre et le châtaignier »,
par Robert Bourdu.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Michel Leiris ».

- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir des sens, censure »
par Jacques Henric.
- 22 h :** soirée littéraire : « Florilège sur les plaisirs »,
textes lus par Christiane Cohendy,
Marc Betton et Philippe Morier-Genoud.

Corbières Matin

Corbières Matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse : 11220 Lagrasse ; tél. : (68) 24 05 75.

Directeur de publication :

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction :

Dominique Blanc, Jean-Pierre Cagnat,
Michèle Planel, Alain Raybaud,
Philippe Rochette, Jean-Louis Tripp,
Jean-Claude Zancarini.

Corrections : Laure Clément, Francine Andreieff, et Jean-Michel Piquard

Conception graphique :

Imme Werner

Photo numérique :

Gilles Luneau avec Serge Godin
et Jean-Marc Fabius

Publicité : Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox

à l'école du village :

Roland Defaye, François Gouverneur,
Jacques Bouygues

Diffusion : *L'Indépendant*.

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox et de l'A.O.C. Corbières.

DES ENFANTS FABRIQUENT UN LIVRE

ATELIER ENFANTS

DE 6 À 10 ANS

**de 18 h à 19 h 30
à l'école du village de Lagrasse**

du 9 au 16 août

Trois étapes pour un livre collectif imaginé par des enfants

- **ÉTAPE PRÉPARATOIRE : on utilisera des tarots pour inspirer les petits.**
- **RÉALISATION DES ILLUSTRATIONS : ils feront le portrait du héros et illustreront ses aventures**
- **FABRIQUE DU LIVRE : élaboration d'un texte, choix des dessins, et réalisation de la maquette.**

**Cette histoire sera éditée à la fin du Banquet
et imprimée sur la DocuTech.**

demain

n° 16
samedi 10

Maurice Nadeau

le Tifinar, alphabet du désert,
avec Pierre Di Sciullo

Un siècle d'écrivains
Paul Nizan

et Le Festin de Babette,
de Gabriel Axel.